



## SOMMAIRE

Vie Intellectuelle (dessin de Lucien Laforge)		
Le Journal d'Information. — quelques définitions ...	André BAILLON	121
Mitrailleuse — Poème ....	Victor SERGE	123
Lectures et débats. — « Horace » .....	Léon BAZALGETTE	124
A propos du Rollandisme.		
Lettre .....	Romain ROLLAND	126
Réponse .....	Henri BARBUSSE	127
Moujiks (Nouvelle traduite du russe par L. Desormont.	Anton TCHEKHOV	129
Vie Sociale. — Dessin de Lucien Laforge.		
A propos des révélations de		

M. Painlevé. « Morts pour le communiqué » .....	Marcel FOURRIER	131
La crise du socialisme mondial .....	PAUL LOUIS	136
Vie Politique. — Dessin de Lucien Laforge.		
Le symbole du ministère Poincaré .....	Paul-VAILLANT-COUTURIER	137
Dessin de Lucien Laforge.		139
Les Intérêts et la Sottise. —		140
Vie Economique. — Dessin de Lucien Laforge.		142
L'esclavage économique de l'Allemagne ;	E. LUDWIG	144

## LA VIE DE " CLARTÉ "

### NOTRE SOCIÉTÉ

Nous faisons un pressant appel auprès de tous nos amis pour qu'ils nous apportent leur aide dans la constitution de notre Coopérative d'Éditions.

Dans le courant de Février, trois nouveaux ouvrages seront mis en vente par « Clarté ».

Marcel Martinet : La nuit.

Noël Garnier : Place Clichy.

Lucien Laforge : Film 1914 (le Poincarisme en 49 épisodes).

L'effort que nous tentons est formidable. Pour donner le jour à des œuvres de propagande qu'il faut répandre à profusion à travers un pays qui s'endort, nous devons engager toutes nos ressources. Notre œuvre toute entière ne peut être durable que si elle est étayée par une solide organisation financière.

La constitution de notre Société nous permettra de décupler nos moyens d'action.

Qu'attendez-vous pour souscrire, pour nous recruter des souscripteurs ?

Faites-le aujourd'hui. Demain, ce sera peut-être trop tard. Les événements se précipitent et notre vie est continuellement menacée.

Remplissez aujourd'hui même le bulletin de souscription que vous trouverez dans notre page de couleur.

### Nos Conférences

Le 20 janvier PAUL-LOUIS a commencé la série de trois conférences destinée à montrer comment les révolutionnaires ont préparé et préparent l'avènement d'un monde nouveau. Il a parlé de la vie et de l'œuvre des utopistes : Babeuf, Saint-Simon, Fourier, Proudhon. Il a exposé en quoi leurs théories diffèrent de celles des révolutionnaires d'aujourd'hui.

#### PROCHAINES CONFÉRENCES

à la salle du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, à 20 h. 30.

Le 3 février : les doctrinaires du communisme (Marx, Engels, Lassalle), par Charles RAPPOPORT

le 17 février : les réalisations : les hommes de la révolution russe (Lénine, Trotsky, Lounaïcharsky)

par VAILLANT-COUTURIER.

### Vers les 15.000

Du 15 nov. au 15 déc. nous avons enregistré 333 abonnés nouveaux ; du 15 déc. au 15 janv. nous en avons enregistré 218, se répartissant ainsi :

En France le département de la Seine vient en tête avec 76 ; la Seine-et-Oise vient avec 13 ; le Rhône 10 ; le Nord 4 ; l'Indre-et-Loire 4 ; le Var 3 ; la Haute-Garonne 3 ; la Seine-Inférieure 3 ; la Gironde 3 ; l'Hérault 3 ; Vaucluse 3 ; Pas-de-Calais 3 ; le Cher 3 ; départements divers : 44.

Aux colonies l'Algérie donne 9 abonnés nouveaux ; le Maroc 4 ; la Tunisie 2.

A l'étranger, la Belgique vient en tête avec 9 abonnés nouveaux ; la Suisse 8 ; l'Égypte 4 ; l'Allemagne 2 ; les États-Unis 2 et 3 dans différents autres pays.

En plus de ces chiffres, 421 abonnés au journal sur 524 ont renouvelé leur abonnement à la revue.

A titre de renseignement, voici quelles avaient été les abonnements à Clarté journal dans les premiers mois de sa fondation :

	JOURNAL		REVUE	
	Année 1919	Année 1920	Année 1921	Année 1922
	Abonnements		Réabonnements	
Oct. ....	200	81	198	56
Nov. ....	300	75	156	103
Déc. ....	469	105	188	203
	989	803	882	

Le simple examen de ces chiffres est la confirmation du succès de notre revue.

Il faut que ces chiffres puissent se maintenir au cours de l'année 1922 et augmenter encore. Que chacun de nos amis fasse lire « Clarté » dans le cercle de ses relations. Que tous nos lecteurs nous recrutent des abonnés nouveaux ; que chacun se donne à tâche de faire abonner à Clarté un ami, un parent favorable à nos idées et nous doublons nos effectifs.

Le premier numéro de Clarté avait tiré à 6.000 exemplaires. Son numéro 6 tire à 10.500, classant « Clarté » au troisième rang des revues paraissant en France. Il faut maintenant marcher vers les 15.000 et « Clarté » l'atteindra au cours de 1922 si tous nos amis le veulent.

# Notre Société

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

La part d'intérêt est de 50 francs, dont la moitié (25 fr.) au moins doit être versée obligatoirement au moment de la souscription.

Je, soussigné :

Nom et Prénom .....

Profession .....

Adresse .....

déclare souscrire ..... part ..... d'intérêt de 50 fr. de la Société anonyme des « Editions CLARTE ».

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de ..... parts d'intérêt, soit la somme totale de .....  
 ou (1) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de ..... soit pour ..... part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels je déclare adhérer.

(2) Fait à ....., le ..... 192  
 SIGNATURE :

(1) Biffer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription.

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèces), à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, 16. — PARIS (6<sup>e</sup>).

Chèque postal : Paris 330-80.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom et Prénom .....

Adresse .....

de la part de .....

PRIX D'ABONNEMENT :

1 an.... France : 25 fr. Etranger : 30 fr.

Pour les réabonnements non encore venus à échéance :

Compter les mois d'abonnement restant à courir de novembre 1921 au mois de l'échéance, à raison de 1 fr. par mois d'abonnement non servi en France, et 1 fr. 25 pour l'étranger.



Toutes les caractéristiques du plus parfait livre d'art.

# ŒUVRES Complètes Illustrées de Gustave FLAUBERT

en 12 volumes brochés, in-4° couronne (20x25 sous couverture rempliée).

**10** FRANCS  
 PAR  
**MOIS**

Cette édition imprimée sur papier vélin d'Alfa, est ornée de 125 Dessins, Aquarelles et Bois originaux de: A. Bourdelle, P. Girieud, Dunoyer de Ségonzac, Georges Dufrenoy, P. Laprade, A. Lombard, X. Roussel, Bernard Naudin, A. Ouvré, Félix Walloton. Bandeaux, culs de lampe, lettrines gravées par A. Ouvré.

**PRIX** { **320<sup>fr</sup>** PAYABLE 10 fr. par Mois  
 valable jusqu'au **300<sup>fr</sup>** PAYABLE 25 fr. à la réception de chaque volume  
 15 Février 1922

### Le Premier Volume

**MADAME BOVARY**

paraîtra courant Novembre.

**La Tentation de Saint-Antoine**

paraîtra en Décembre.

**SALAMMBÔ**

paraîtra en Février 1922.

Les autres volumes suivront très rapidement.

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire à la Collection des Œuvres complètes illustrées de G. FLAUBERT, au prix de :

320 francs que je paierai 10 francs par mois.

300 francs que je paierai 25 francs à la réception de chaque volume.

Biffer la mention inutile.

Les volumes me parviendront franco au fur et à mesure de leur apparition.

Nom et Prénoms .....

Adresse .....

A ..... le ..... 192

Signature,

Détacher ou recopier ce bulletin et l'envoyer à **CLARTE**, 16, rue Jacques-Callot

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

**UNION D'ELECTRICITE**

Société Anonyme au capital de 125.000.000 de frs

L'Union d'Electricité a été créée en vue de la production et de la distribution en grand de l'énergie électrique dans la banlieue de Paris et la région environnante.

En outre, elle a entrepris la construction à Gennevilliers d'une supercentrale de 200.000 kw ; l'aménagement en usines de secours ou de pointe de trois des usines existantes et la création d'un vaste réseau entourant Paris et rayonnant jusqu'à Creil, Mantes, Corbeil et Meaux.

Afin de poursuivre l'exécution des travaux en cours, conformément au programme prévu et déjà en partie réalisé, l'Union d'Electricité procède actuellement au placement, au prix de 472 francs, jouissance 1<sup>er</sup> novembre 1921, de 80.000 obligations à 0/0 de 500 francs, nettes de tous impôts français présents et futurs.

Ces obligations seront remboursables au pair, en trente années, à dater du 1<sup>er</sup> mai 1923, par tirages au sort trimestriels.

Les demandes sont reçues dès maintenant jusqu'à concurrence des titres disponibles dans les établissements suivants :

Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union Parisienne, Comptoir National d'Es-compte de Paris, Crédit Commercial de France, Crédit Lyonnais, Société Générale, Banque Nationale de Crédit, Banque des Pays du Nord, Crédit Mobilier Français, Société Marseillaise.

La publication de la notice exigée par la loi a été faite au « Bulletin des Annonces Légales obligatoires » à la charge des Sociétés Financières, en date du 16 janvier 1922 (n° 3).

**SOCIETE DU GAZ DE PARIS**

MM. les Actionnaires sont informés que le Conseil d'Administration, en vertu de l'article 47 des Statuts, a décidé la mise en paiement, à partir du 20 janvier courant, d'un acompte d'intérêts de Frs. 5, (moins impôts) par action ancienne (N°s 1 à 120.000).

Par suite des diverses lois de finances, cet acompte sera payable, à raison de Frs. 4,50 par action nominative et Frs. 4,045 par action au porteur, contre présentation du coupon N°

**Les Editions Artistiques de l'Artisan**

L'Artisan édite, sous forme de cahiers d'un format agréable, soigneusement imprimés sur papier de luxe, une suite d'œuvres de poètes français ou étrangers. Chacun de ces cahiers est orné d'un frontispice gravé sur bois par un xylographe vibrant.

**LES CAHIERS DE L'ARTISAN :**

Paris :

N° 1. POEMES, par *Edmée Almagia*, frontispice de *W. Agnet*.

N° 2. LIEUX COMMUNS, par *Henri Hertz*, frontispice d'*Alexandre Noll*.

N° 3. POEMES, par *Edouard Schneider*, frontispice de *Lucien Jacques*.

Prix du fascicule : 7 francs.

A paraître :

en janvier.

N° 4. EN HABIT DE MEZZELIN, par *G.-A. Masson*, frontispice de *Vax*.

en février.

N° 5. L'AMOUR ET LE SABLIER, par *Louis Chadourne*, frontispice de *Lucien Jacques*.

N° 6. FONTAINES, par *Jean Lémont*, frontispices de *Lucien Jacques*.

N° 7. L'ANNONCE FAITE A L'ENFANT, par *Noël Garnier*.

N° 8. SALOME, par *P. Vaillant-Couturier*.

**AUTRES EDITIONS DE L'ARTISAN :**  
CINQ PETITS CONTES, par *Charlotte Gruye*, avec des bois gravés de *Lucien Jacques*.

**EN PREPARATION pour 1922 :**  
« FONTAINES ET BRONZES » poèmes de *Jean Lémont*, bois gravés de *Lucien Jacques*.

Le coupon N° 27 ayant été réservé à l'exercice du droit de souscription irréductible à l'augmentation du capital.

VIENT DE PARAITRE

Raymond LEFEBVRE

**L'ÉPONGE DE VINAIGRE**

Ces pages vigoureuses et sobres où s'affirme le talent immense du grand disparu, sont les dernières qu'il écrivit avant son voyage tragique.

Connaissez et aimez Raymond Lefebvre.

Édité par *Clarté*, 16, rue Jacques-Caliot.

En vente partout : 3 francs.

**LA CRISE**

**du Socialisme Mondial**

de la 2<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup> Internationale

par

**PAUL-LOUIS**

En Vente à "CLARTÉ"

Prix : 8 Francs

**SOUVENEZ-VOUS DE 1914**

Au moment où, pour sa honte, la France tombe dans les mains d'un de ceux qui ont voulu la guerre, *Clarté* présente à ses lecteurs un album où se fixeront les souvenirs.

**FILM 1914**

**Le Poincarisme en quarante-neuf épisodes**

Texte et légendes de *Lucien LAFORGE*

Cette série unique où le talent de *Lucien Laforge* est exprimée avec une vigueur et l'ironie la plus âpre et la plus mordante ;

Cet album, qui comportera 49 pages de dessins, sous couverture de carton rouge, sera mis en vente dans quelques jours. Vous le trouverez dans tous les kiosques au prix de

Expédié par *Clarté*

France (franco).....  
Etranger (franco).....

**3 Francs**  
**3 Fr. 25**  
**3 Fr. 50**

Pour

tous nos lecteurs, cet album sera envoyé ou livré à nos bureaux aux conditions indiquées sur le bon ci-dessous.

**BON POUR UN ALBUM**  
A nos bureaux . . . 2 25  
Départements . . . 2 50  
Etranger . . . . . 2 75

**FILM 1914**

par *LUCIEN LAFORGE*  
le Poincarisme en 49 épisodes

aux conditions spéciales consenties aux  
lecteurs et abonnés de *Clarté*

Les 5 hors-texés de Lucien Laforge que nous publions dans ce numéro, sont des dessins en réduction extraits de « Film 1914 ou le Poincarisme en 49 épisodes » que « Clarté » va faire paraître dans quelques jours. Nos lecteurs pourront ainsi se rendre compte de la valeur artistique et satirique de cette œuvre, la plus prenante et la plus cinglante parue depuis la guerre.

# La Vie

---

## Intellectuelle

---

### Le Journal d'Information

Par André BAILLON

#### QUELQUES DÉFINITIONS

##### L'Information.

Un directeur de journal proclamera : « Je... ! » ou « Je... ! ! » ou « Je... ! ! ! ». Ce n'est pas vrai, car il ne dira pas : « Je vends du papier... », ce qui seul est vrai. Sur son papier, pour qu'on l'achète, il imprime de l'information.

L'information n'est pas exactement la nouvelle. Ce n'est pas toujours ce qui arrive ; ce peut être le contraire de ce qui arrive ; ce peut être ce qu'Un Tel ou Tel voudrait qu'il arrive. Dans ce qui arrive, ce n'est pas non plus tout ce qui arrive.

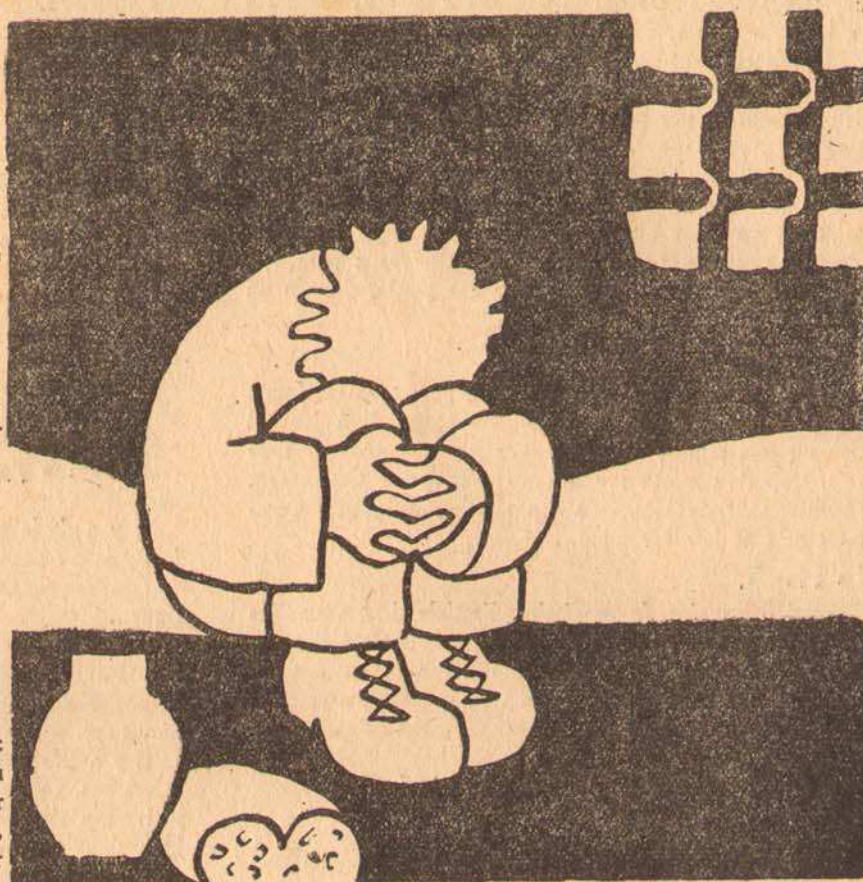
Ainsi :

Vous êtes au lit. Chastement nue comme il sied, votre amie soupire : « Chéri, je ne trouve plus ma chemise ». Il n'y a pas matière à information. Mais, à Paris, Mademoiselle Marenne, la liliale et talentueuse pensionnaire de la Comédie-Française, a soupiré : « Où c'est-y qu' t'as fourré ma chamise ?... », vous pensez : « Voilà de la bonne information ».

Un banquier a besoin d'un million : il rêve qu'il a découvert une mine. Il se rend au journal, il paie. Qu'il ait payé, ce n'est pas de l'information. Qu'il ait rêvé, ce n'est pas de l'information. « Le banquier a découvert une mine ». Voilà l'information !

Il arrive qu'une information soit vraie : ce n'est pas nécessaire. Quelle soit fraîche et, si possible, sensationnelle.

D'un journal à l'autre, on trouve l'information anodine qui sert à tous : le prix du bœuf à l'Abattoir, le satyre, la catastrophe de chemin de fer, l'éruption du Vésuve. Mais il est des informations plus scabreuses. Si, par son banquier, un journal d'information peut avoir son ministre ou son candidat ministre. D'où, certaines rè-



(Lucien Laforge : le Film 1914.)

gles. Telle chose, on peut la dire ou ne pas la dire. Telle chose, on doit la dire ; telle chose on ne peut pas la dire ; telle chose on ne peut pas la dire et pourtant on ne peut pas... ne pas la dire.

Dire et ne pas dire : il y a des informations en trois colonnes et de minuscules tassées en une ligne. Il y a l'information, bonne fille, la jupe au vent ; et la sournoise, la jupe serrée, les dents qui mordent. Il y a l'information, le cœur sur la main, et l'autre, exactement le contraire de son sourire. Il y a l'information qu'on donne comme ça, où elle tombe ; et celle qu'à sa place on ajuste, comme dans un fusil, près du chien, la cartouche.

Telles qu'elles, ces informations, il faut les donner nombreuses et vite. Plus on en donne, plus vite on les donne — plus on devient un « journal bien informé ».

Remarquez-le : dans n'importe quel pays, n'importe quel journal, est le seul journal bien informé du pays.

##### Le Secrétaire.

Informations, articles, écho, prix du beurre, critique de théâtre, tout ce qui entre dans un journal devient de la copie et passe d'abord sous le crayon du secrétaire.

Modeste crayon ! Il met les titres. Il arrange, triture, corrige. Il applique certains principes, les uns qu'on explique dans la grammaire, les autres qui ne sont pas de la grammaire. Un trait par ci et cette phrase qui boite, se redresse : cela, c'est de la grammaire. Une virgule par

là, et ces trois lignes qui suggéraient « noir », affirment « blanc » ; cela, ce n'est plus de la grammaire.

Demi-confident du patron, le secrétaire connaît le « Je vais là » du journal. Parler de ceci, pas de cela, ailleurs glisser, il sait beaucoup de choses ; mais il ne sait pas toujours le pourquoi des choses qu'il sait. Les patrons, d'ailleurs, non plus, ne savent le pourquoi de certaines choses que, lui, il sait. On peut le dire : le secrétaire est un vieux renard qui la connaît dans les coins. Aux patrons, le gibier des grandes chasses ; pour lui, modestes, quand même bons, hier une poule, demain un faisán.

### Problème.

Pour le secrétaire, le problème se pose tous les jours. Peu ou beaucoup de nouvelles, les pages d'un journal doivent être pleines et ne peuvent être que pleines. Une fois, trop de matière ; une autre, pas assez. Cependant, régulièrement, le journal a son nombre de pages. Comment cela se fait-il ? Chut...

### Le Plomb.

Sorti des mains du secrétaire, l'article dont vous êtes si fier, ne reste même pas de la copie. Il entre à l'atelier où l'opérateur le compose à la linotype et en fait du plomb. C'est sous ce nom, ou, si vous préférez, sous celui de *filet* que votre article sera introduit dans ce qu'on appelle la forme.

Il prend de la place : on le mesure à la ficelle.

### Les Formes.

Des cadres d'acier, en rectangle, de la grandeur d'une page. Il y a la *une*, la *deux*, la *trois*, chaque forme, quand elle sera garnie de ses articles devenus plomb, correspondant à une page.

Comme de juste, puisqu'il sert à l'impression, le texte, dans une forme, se lit de votre gauche à droite, avec les lettres la tête en bas. Cela s'appelle : *lire sur le plomb*. C'est peut-être, cette façon, plus lente mais plus réfléchie, de lire à l'envers qui donne au journaliste d'information l'idée exacte qu'il aurait de son métier — s'il était moins fat.

### Mise en page.

Mettre les articles à leur place dans la forme se dit : *faire la mise en page*. Le secrétaire y travaille avec un ouvrier qui s'appelle le *metteur* ou quelques fois, le *chef*. Le secrétaire indique la place à donner aux *plombs* que le chef attrappe et loge à mesure :

— Ça, dans la *une* ; ça, en bonne place ; ça, dans les *chiottes*...

Ne vous offusquez pas ; les *chiottes* sont les coins perdus, dans le bas des colonnes : le contraire d'une bonne place.

A travailler à deux, le secrétaire et le chef ont sur leur besogne des idées qui se ressemblent. Pour le premier, cette copie est du texte qu'il a chipoté, trituré, corrigé ; pour le second, c'est du plomb qui prendra une colonne, une demie colonne, un tiers de colonne. Pour l'un comme pour l'autre, c'est quelque chose d'embêtant. Ils disent :

— Les imbéciles qui liront ça.

### Le Marbre.

Le marbre n'est pas du marbre : mais de l'acier. C'est le dessus des tables où l'on garnit les formes. Le marbre est intéressant en ce qu'il produit : la copie qui reste sur le marbre, et la copie qu'on retrouve sur le marbre.

La copie qui reste sur le marbre, est la copie qui, faute de place, faute de temps, ou par négligence, n'a pas trouvé son coin dans la forme, et, par conséquent, est restée de côté : — sur le marbre. Cette copie était peut-être intéressante ; le lecteur aurait peut-être aimé savoir... Tant pis, que le lecteur ignore...

La copie qui reste sur le marbre, peut d'ailleurs devenir la copie que l'on retrouve sur le marbre. Cela se produit les jours de calme, quand la copie est rare, et que pour remplir sa forme on râfle tout ce qui traînait sur le marbre. Cela n'est plus intéressant ; le lecteur pensera peut-être : « J'ai déjà lu cela... ». Tant pis ! qu'il relise.

Il y a de la copie qui ne reste jamais sur le marbre : la copie du patron ; la copie du secrétaire ; la copie de certain manuscrit qui portait dans un coin certain petit signe...

Il y a de la copie qui risque fort de périr sur le marbre. Par exemple : l'article où certain chroniqueur fait l'éloge d'une actrice par qui tel ou tel ami du secrétaire aurait été, si l'on peut dire, laissé sur le marbre.

Il y a une espèce de copie qui ne traîne même pas sur le marbre. On la découvre, ou plutôt son manuscrit, dans le bureau des directeurs, sur leurs chaises, sur leurs tables, dans des tiroirs, dans leur corbeille. Aussi, dans la corbeille du secrétaire, ou simplement par terre. Parfois, dans la poche d'un rédacteur ; mais alors, quand il la retrouve, c'est embêtant.

### Copies imprévues.

Au moment d'entrer dans la forme, un article peut se présenter trop long ou trop court. Il se crée ainsi une sorte de copie dont les « imbéciles-qui-liront-ça » ne se rendent pas compte.

Si l'article est trop long, le chef l'a mesuré à la ficelle. Il montre le bout entre ses deux pouces :

— Il y aurait ça de trop : il faudrait couper.

— Bon.

Le secrétaire désigne sur l'épreuve quelques lignes dont l'article peut se passer et le chef les jette. Mais que le secrétaire soit occupé par ailleurs, il dira : « Faites, chef », et le chef fera. Dix lignes de trop ? Vlan ! ce paragraphe ! et tant pis, s'il arrête ainsi dans son élan un cheval qui ira se ruer on ne saura jamais où.

La copie ainsi supprimée s'appelle : la copie à la fonte.

Si la copie est trop courte, le chef y glissera, par ci, par là, de petites lignes de cuivre qui l'allongeront. L'opération s'appelle *blanchir un article*. Savamment blanchi, un article qui ne mesurait qu'un bout de ficelle en mesurera facilement deux. C'est très utile, les jours où la vraie copie vient mal.

Ces lignes, où l'on ne lit rien, sont la copie du chef.

A mon avis, la seule qui vaille.

# MITRAILLEUSE

Par Victor SERGE

Aux portes des demeures, aux portes des palais — que nous avons conquis —  
Partout dans la ville  
où s'éternise froide, morne et forte l'émeute,  
partout au seuil de nos demeures,  
les mitrailleuses dans les coins sombres.

Mornes, pour faire de la mort ;  
aveugles, basses, au ras de terre,  
aveugles, froides, d'acier, de fer, —  
avec le métal de leur haine  
élémentaire,

avec leurs dents d'acier prêtes à mordre,  
leurs horlogeries,  
des roues, des écrous, des ressorts,  
leurs courtes gueules noires sur les affûts  
trapus...

Ah, la machine tragique, la chose d'acier, de fer, inerte, qui déchiqète les secondes, aux  
heures fatales des batailles,  
qui grignotte les secondes — tac-tac-tac — : les secondes tombent à l'infini — et des vies  
s'effondrent au grand froid des tombes,

La machine  
qui dévore, déchire, crève, transperce, fouille les chairs, — se vrille dans le sang et les nerfs,  
— casse les os, fait chanter les râles au creux des poitrines trouées,

fait suinter la cervelle aux cassures des grands fronts : du gris parmi du sang noirci...

Basse machine à tuer, partout, dans la ville de morne émeute,  
tapie au seuil de nos demeures, guettant ce qui veut naître,

guettant

ce qui monte des cœurs humains et du fond de la terre vivante,

ce qui monte de foi ardente, d'espoir fou et de colère, — de vouloir et de lumière, — de  
ferveur et de prière,

ce qui monte pour fleurir, — actes, cris, — flammes : la révolte...

Basse pour mieux faucher l'essor, la mitrailleuse en embuscade : victoire sur l'homme des  
lois de fer,

victoire du métal sur la chair — et sur le rêve — la loi de mort.

Et cette machine,

nos mains et nos cerveaux l'ont faite. O Père ! Savions-nous ce que nous faisons ?

Pétrograd, 22 Juillet 1919.

# Lectures et Débats

## HORACE

Par Léon BAZALGETTE

Il nous vient bien des revues d'outre-mer. Mais pourquoi retourné-je en pensée si souvent vers celle-là qui ne vient plus, ne viendra plus ? Elle a cessé de paraître, au lendemain de la guerre, avec celui qui lui avait donné son visage et le remplissait de son âme. Son absence laisse un grand vide. Je regarde les autres revues qui nous viennent du même pays que celle-là. Il en est d'excellentes, pleines de sève et de l'esprit que nous aimons, meilleures même à beaucoup d'égards. Mais nul n'y parle avec le son de voix que j'attends toujours.

Celle-là était unique. Peut-être ne l'avez-vous jamais vue, car son tirage était en raison inverse de sa grandeur. Elle s'appelait d'un nom bizarrement trompeur pour des oreilles françaises : *Le Conservator*. Elle conservait le feu sacré sur l'autel de la pensée révolutionnaire. Comme elle était modeste et fière ! Seize grandes pages de bon papier blanc, sans couverture, imprimées sur deux colonnes en beaux et honnêtes caractères, avec le goût parfait d'un vrai metteur en pages. Elle était dirigée, rédigée presque entièrement, et souvent composée par l'ancien typo qu'était Horace Traubel ; nom qui, pour le petit groupe fervent de ses amis, s'agrandissait en Horace tout court, et restera Horace.

*Le Conservator*, c'était Horace en seize pages sur deux colonnes. Chacun de ses numéros mensuels se composait uniformément d'une de ces proses qu'il appelait « Oraison », d'un poème en libres versets, de quelques articles ou vers d'amis — témoignages, opinions, pages combatives — puis, des comptes rendus de livres ou de théâtre. En tête du numéro et en tête des comptes rendus, un texte de 50 lignes emprunté à un maître écrivain, comme une sorte d'épigramme ou de morceau d'anthologie. Et cet ensemble, frappé au coin d'une personnalité vigoureuse et merveilleusement humaine, depuis le titre jusqu'à la dernière ligne d'annonces, toujours vivant, personnel, alerte, exempt de banalité, face aux nouveaux horizons. Vous étiez sûr d'y trouver ce que vous ne trouviez nulle part ailleurs, et de la nourriture pour votre estomac.

Elle paraissait irrégulièrement. Il arrivait que vous restiez des mois sans le recevoir et tout à coup, vous en receviez trois numéros sous la même bande. Car ce n'était pas l'entreprise d'une maison d'édition ni l'organe d'un groupe. C'était l'œuvre d'un homme tout seul avec sa foi et sa pauvreté qui lui tenait chaud. Ses quelques centaines d'abonnés ne suffisaient pas à la faire vivre, si mince que fût le cahier. Mais elle tenait bon contre vents et marées, et dans le calme plat elle faisait voile. Elle a vécu ainsi quinze à vingt ans et ne s'est éteinte qu'au

jour où le grand cœur qui s'y exprimait cessa de battre. Chaque numéro paru représentait une victoire, obscurément remportée, à un prix que le monde ignorait : prix qui exigea finalement la vie du vainqueur tenace, mort prématurément, épuisé par la lutte quotidienne et par ce don continu de lui-même qu'en prodigue, joyeusement, il faisait à tous. Horace a vécu, est mort de se donner, avec le rire indifférent du riche, qui sait bien que nulle largesse ne pourra l'appauvrir.

Puisque la poste ne nous apportera plus la revue, et puisque ses derniers numéros sont encore là sur le coin de la table, si nous les feuilletions ? Non seulement nous nous y réchaufferons au feu de l'âme la plus brave et la plus claire, la plus fraternelle qu'ait nourrie l'Amérique d'aujourd'hui, mais nous y ferons maintes découvertes. Nous serons au cœur de l'actualité. Il nous semblera entendre Horace nous tenir, sur le fait d'aujourd'hui, le langage d'aujourd'hui. Pas une syllabe de cet hier n'a vieilli. Ces colonnes sont bâties comme avec de l'hier et du demain éternels. Tenez, j'ouvre au hasard : la voix mordante aimante, insistante reprend la conversation une minute interrompue :

*...On m'a accusé d'être mécontent du monde. Mais c'est tout le contraire. J'en suis content. Nullement de ce qu'il est sous ses pires aspects. Non. Mais de ce qu'il peut être et de ce qu'il est tenu d'être sous ses plus beaux aspects. On dit que critiquer c'est décourager. En réalité, critiquer c'est encourager. C'est l'aiguillon le plus efficace. C'est la poussée derrière la vague... Critiquer avec foi. Critiquer en frère... Rien n'abat plus terriblement un mioche que de lui dire sur son compte des choses vilaines et dédaigneuses. Mais quand vous lui dites comme il est grand et capable de belles choses, il répond immédiatement avec l'ardeur de son désir d'enfant. Le monde est tout aussi grand et tout aussi petit que le mioche. Il répond aux mêmes inspirations. Il peut se montrer mesquin. Mais il peut aussi se témoigner magnifique. J'en conclus toujours qu'il préférerait se montrer splendide. Que, lorsqu'il fait des choses laides, il les fait par ignorance ou parce qu'il croit qu'il n'y peut rien. Et que, lorsqu'il fait de belles choses, il les fait sciemment et non point parce qu'il n'y peut rien, mais parce qu'il désire les faire. Je demande toujours au monde de me donner l'occasion, toutes occasions. Pourquoi ne donnerai-je pas au monde l'occasion, toutes occasions ? C'est un putain de monde, comme on dit vulgairement. Pas du tout. C'est un monde maternel. C'est un père. C'est un ami. Alors on sourit de ma bêtise en me conseillant d'examiner à nouveau les faits. Et alors je souris de leur sagesse en leur conseillant d'examiner à nouveau ce qui dépasse les faits, ce qui est la seule explication des faits. Je veux aider le monde à être aussi grand que je puis le voir et le sentir...*



En ces proses lyriques aux phrases courtes et drues, aux tournures familières, avec leurs mots heurtés, neufs, illuminateurs, à arêtes vives, on croit entendre comme les sûrs coups de marteau qui enfonceraient un clou, lentement, rythmiquement, dans du cœur de chêne. Vous ne retirez pas ce clou planté de main d'ouvrier. Il est fiché là pour y rester et il est là où il doit être. Et ce clou soutiendra tout ce que vous voudrez ; vous pouvez vous y suspendre de tout votre poids... Encore ce morceau si âpre, entre tant d'autres, écrit en pleine guerre :

*La guerre, qu'en sort-il pour l'art ? Les artistes se le demandent. Ils sont là en rond à fumer des cigarettes en racontant de quel collègue ils sortent et se posant l'un à l'autre des questions. La guerre, qu'en sort-il pour le roman ? Qu'en sort-il pour la poésie ? Et pour le peintre et le musicien et le sculpteur ? Les artistes sont fiers d'eux. Ils sont l'élite, Ils mènent l'opinion. Eux sont là-bas en tête, et le peuple là-bas en queue. Ils sont mieux qu'une classe. Ils sont une caste. A les entendre bavarder vous vous demandez s'ils ne croient pas par hasard que la guerre se poursuit simplement pour leurs beaux yeux. Ils sont prêts à rendre grâce à la guerre si elle fait venir l'eau à leur moulin... La guerre est notre grande occasion. Elle nous offre des prix sans exemple. Vous venez nous parler des horreurs de la guerre. Le sang répandu, vous croyez donc que ça nous touche ? Ce qu'il nous faut ce sont des matériaux. Plus c'est noir mieux ça vaut. La guerre atroce pour ceux qui la font devient la bonne guerre pour ceux qui la racontent. Nous sommes ses historiens. Il y a des masses de rouge dans la guerre. Le rouge, ça nous plaît. Et les ombres les plus épaisses. Point de noir trop compact. Je n'ai pas à me boucher les oreilles pour ne point entendre les cris des blessés. J'entends leurs cris. Mais leur détresse ne me concerne pas. Sauf que je voudrais la placer dans une histoire. Que l'un soit tué, l'autre en vie, je m'en moque. Je suis heureux seulement que quelqu'un soit tué et quelqu'un soit en vie...*

*...Je tourne le miroir de votre côté, afin que vous vous voyiez. Vous, artistes. Vous, gardiens de la culture. Vous, qui écrivez dans les journaux. Vous qui écrivez des livres. Menteurs éhontés que vous êtes. Et voleurs que vous êtes... Vous qui vous enorgueillissez de mener le monde. Vous qui, non seulement n'êtes pas au-dessus de la foule, mais pas même au niveau de la foule, mais tombés plus bas que la foule... Vous qui chantez la haine dans toutes les langues... Vous tous... Que vous écriviez ou non un livre, peigniez ou non un tableau, vous, croyez-vous donc que cela importe beaucoup à la vie du monde ? Mais il importe souverainement au monde que la foule fasse son présent de foule au fonds commun. Parce que c'est là toute l'histoire... Et alors que vous demandez : La guerre, qu'en sort-il pour l'art ? Je demande, moi : L'art, qu'en sort-il pour l'homme ?... Ce que vous appelez l'art est un dehors. Tout comme les gouvernants se sont séparés des peuples, l'art s'est séparé de la foule. L'université est aussi loin du peuple que l'Etat. Alors que voulez-vous que cela me fasse, vos Etats et vos universités et votre art ? Ils sont contre l'homme plutôt que pour l'homme. Ils sont oppression plutôt que délivrance. Ils sont un privilège exclusif. Ils sont la richesse de tous acca-*

*parée par une caste. Et ce qui pourrait être un bienfait devient tyrannie... La guerre, qu'en sort-il pour l'art ? Il en sort pour l'art ce qu'il en sort pour l'homme ou il n'en sort rien. Si c'est la malédiction de l'homme jetée sur l'homme, c'est la malédiction de l'homme jetée sur l'art...*

De nouveau vibre en nous cette âme d'homme qui nous parle le langage d'un homme résolu, avec la puissante séduction, l'élan convaincant d'un écrivain de race ; cet accent intensément révolutionnaire qui va toujours plus loin que le plus audacieux, sans cesse se dépasse, avec ampleur, clairvoyance, générosité ; cette foi joyeuse, virile, illuminée, ressurgissant de toutes les désillusions, tous les écroulements, comme d'un fond inépuisable, pour attester la beauté, la richesse de la vie, et planter sur les ruines la certitude des demeures plus amples ; et ce sens fraternel, allié à cette intelligence aiguë du monde, qui s'épanouit en idéalisme lyrique, satirique... Tout cela est-il d'hier ou de demain, ou de toujours ? La vibration est-elle plus faible, quoique le numéro ne porte pas la date de ce mois-ci ?

Je revois ainsi les comptes rendus de livres, qui occupaient les dernières pages de la revue. Est-il rien de périmé, d'ordinaire, comme un compte rendu de livre dans la collection d'une revue ? Ceux d'Horace sont des morceaux incomparables, peut-être les plus parfaites proses qu'il ait écrites. Un livre était là devant lui auquel il consacrait une, deux, trois colonnes. Peut-être y parlait-il de tout au monde, sauf du livre en question. Mais, au bout du compte, le livre, l'auteur étaient percés de part en part, ou embrassés dans leur totalité. C'était la réaction d'un individu ; c'était de la critique exaltante. En nombre de cas ce compte rendu était bien supérieur au livre lui-même ; à ce point que le livre, sans que l'auteur s'en doutât, paraissait avoir été écrit, publié, uniquement pour provoquer cette page d'Horace — qui durerait après que le bouquin aurait sombré dans l'oubli.

Nous ne recevons plus la revue. Mais ce n'est ni aujourd'hui, ni demain, je crois, que nous cesserons de recevoir des nouvelles d'Horace. Il a encore tant de choses à nous dire, que lui seul saura nous dire. Nous n'aurons qu'à tourner ces feuillets qui furent sa vie et sa mort, encore frémissants de lui. On dit d'une revue qu'elle est morte lorsqu'elle a cessé de paraître. Il me semble à présent que celle d'Horace n'a pas cessé de paraître, qu'elle vit toujours d'une vie indéfinie et multipliée, se ramifie, répond à nos questions du moment, comme si celui qui la rédigeait y avait mis assez d'avenir pour qu'après lui les minces cahiers de seize pages, sans égard à la date qu'ils portent continuent à s'offrir à nous, aussi frais que s'ils sortaient des presses, avec leur odeur d'encre et de traversée, et le parfum d'une grande âme de frère. Et ce grand vide laissé par leur absence me paraît à présent comblé.



# A Propos du Rollandisme

Par Henri BARBUSSE

L'article de Henri Barbusse « A propos du Rollandisme » paru dans le n° 2 de Clarté, a provoqué chez certaines personnalités une assez vive émotion. Or, cet article n'avait nullement pour but d'ouvrir une polémique avec Romain Rolland, mais de critiquer en toute amitié certains de ses disciples dont nous aurions souhaité une attitude plus nette dans la période critique que nous traversons. Mais « l'Art Libre » du mois de janvier ayant rendu publique une lettre adressée par Romain Rolland à Henri Barbusse, ce dernier tient en publiant cette lettre ici même, à rectifier à son point de vue certains termes de cette réponse.

Mon cher Barbusse,

Je reçois votre article : « A propos du Rollandisme ». Je vous remercie de la sympathie personnelle que vous m'y témoignez, et du ton si noble, si mesuré, que vous portez dans cette polémique. J'espère que nous ne nous en départirons jamais, par la suite : car, quoi qu'il arrive, nous serons toujours ensemble contre les forces de la Réaction — politique, sociale, morale, intellectuelle ; — et plus elles seront menaçantes, plus elles nous uniront.

Je n'ai pas l'intention de vous répondre à fond, aujourd'hui. Le temps dont je dispose et les limites d'un article n'y suffiraient pas. Je le ferai à loisir dans un exposé général de mes idées et de ma foi. Si je m'en suis abstenu jusqu'à présent, c'était en partie parce que vous m'aviez prié de ne pas contrarier vos efforts ; et vous savez que mon intervention n'a pas été inutile, pour l'adhésion à Clarté de certains de vos chefs de groupes étrangers. Votre courtoise attaque contre « le Rollandisme » me décide à prendre nettement position. Peut-être aura-t-elle pour effet de fonder un « Rollandisme » jusqu'à présent inexistant. Je le regretterais, pour ma part, car j'ai l'aversion de tout ce qui peut contribuer à affaiblir l'initiative individuelle et le goût de la liberté. — En tout cas, ce n'est pas pour les « Rollandistes », c'est pour le compte du seul Romain Rolland que je répondrai brièvement ici.

\*\*

Vous vous étonnez, mon cher Barbusse, que j'aie toujours refusé de m'associer à votre groupe d'action intellectuelle. En effet, dès le début de Clarté, je me suis senti en désaccord avec l'esprit des fondateurs. Cependant, je n'ai pas voulu en juger à la légère, et je me suis obligé à une attitude de réserve et d'attente.

Laissez-moi regretter que vous interprétiez cette réserve comme un « détachement », — une retraite dans la trop fameuse Tour d'Ivoire.

Qui me connaît, qui a lu un seul de mes livres, dira si le ton en est celui d'un homme « détaché », — ou, au contraire, déchiré par les souffrances du monde, et luttant pour les diminuer ou les pacifier. Quoi qu'on pense de mes idées, il est difficile de me dénier la foi. Cette foi m'a, depuis ma jeunesse, soutenu dans l'épreuve, porté au-dessus de l'abîme. — Un de vos amis m'a appelé, je crois, « un mystique en disponibilité ». Sans rendre compte de l'équilibre des éléments divers qui constituent ma pensée, cette boutade, qui ne

prétendait à rien moins qu'à m'être agréable, est plus près de la vérité que le reproche de « détachement » esthétique. Mais votre ami se trompait, en croyant que cette force religieuse (au sens le plus libre du mot) est, dans l'humanité d'aujourd'hui, sans emploi. Il ne se doute guère — (ou se doute peu, chez vous) — des vastes nappes souterraines qui s'amassent dans l'âme de l'humanité actuelle, et des puissants courants de fond qui la remuent. Votre attention se restreint un peu trop à la surface du monde ; elle rationalise la vie avec excès. Et la tendance de Clarté semblerait, à vous entendre, de ramener l'énigme de l'évolution humaine à un problème de géométrie Euclidienne.

Excusez-moi de sourire amicalement, quand je lis dans votre article qu'« il ne peut y avoir de fautes de calcul dans cette géométrie sociale révolutionnaire, que les principes généraux de « Clarté » bornent et encadrent... » Quelle conception abstraite de l'homme, cette source jaillissante d'énergies subconscientes, de forces primitives, de rayonnements, cosmiques ! Plus royaliste que le roi, vous êtes plus rationaliste que ces savants d'aujourd'hui, auxquels vous vous comparez, et qui, eux, sont bien loin d'affirmer « l'infaillibilité des lois fondamentales... »

Quoi qu'il en soit, mon cher Barbusse, moi, je n'y crois pas, à « l'infaillibilité » des lois de votre « géométrie sociale » ; et je ne m'y rallie point :

1° Parce qu'en théorie — (mais, en matière politique et sociale, qu'est-ce que la théorie ? la réalisation est tout) — en théorie, la doctrine du communisme néo-marxiste me paraît (sous la forme absolutiste qu'elle revêt actuellement) peu conforme au véritable progrès humain.

(J'y reviendrai plus tard ; la question est trop grosse, pour qu'on prétende la traiter en quelques mots.)

2° Parce qu'en fait, son application en Russie n'a pas seulement été entachée d'erreurs funestes et cruelles — (la scélératesse des gouvernements bourgeois coalisés d'Europe et d'Amérique en porte la plus lourde responsabilité) — mais parce qu'à cette application les chefs de l'ordre nouveau ont sacrifié trop souvent, de propos délibéré, les plus hautes valeurs morales : l'humanité, la liberté, et — la plus précieuse de toutes — la vérité. Là-dessus, j'aurais trop à dire. Et nous en reparlerons. Il est malheureusement trop certain que, pour la plupart des esprits directeurs de la Révolution russe, comme dans le reste de l'Europe, tout est subordonné à la raison d'Etat.

Je ne combats pas une raison d'Etat, pour en servir une autre. Et le militarisme, la terreur policière, ou la force brutale, ne sont pas sanctifiés pour moi, parce qu'ils sont l'instrument d'une dictature communiste, au lieu d'être d'une ploutocratie.

J'ai peine à vous entendre dire que « l'intervention de la violence n'est qu'un détail, et un détail provisoire ». Car je pense qu'un ministre de la Défense nationale et de l'Ordre bourgeois aurait pu employer la même formule. Elle est radicalement fautive, dans les deux cas. Pour qu'elle pût avoir quelque chance d'être vraie, il faudrait que la nature humaine fût une « table rase » ainsi qu'un tableau noir, sur

lequel on peut dessiner à la craie, puis effacer à l'éponge. Mais l'organisme vivant est d'une substance ultra-sensible, où s'enregistrent les plus subtiles impressions ; et la violence y laisse des traces indélébiles. En fait, convenez-en : dans les troupes actuelles de la Révolution, nous retrouvons, en tous pays, beaucoup des anciens combattants — non repentis — de la guerre « pour le Droit et pour la Liberté ». L'étiquette a changé. Rien ne dit qu'elle ne changera pas encore. Mais la mentalité n'est pas moins inquiétante qu'avant, car une habitude nouvelle de violence se superpose à l'ancienne, et fatalement prédispose à un avenir de violence renforcée.

C'est en ce sens que j'ai écrit dans Clerambault — (et je le pense plus que jamais) : — « Il n'est pas vrai que la fin justifie les moyens. Les moyens sont encore plus importants au vrai progrès que la fin... » — Car la fin, si rarement atteinte, et toujours incomplètement, ne modifie que les rapports extérieurs entre les hommes. Mais les moyens modèlent l'esprit de l'homme, ou selon le rythme de justice, ou selon le rythme de violence. Et si c'est selon ce dernier, aucune forme de gouvernement n'empêchera jamais l'oppression des faibles par les forts.

C'est pourquoi je regarde comme essentiel de défendre les valeurs morales, et plus encore peut-être dans une Révolution qu'au temps ordinaire. Car les Révolutions sont l'âge de mue, où l'esprit des peuples est le plus apte à changer.

Aussi, je crois fermement que le plus grand service que vous puissiez rendre à la cause communiste, ce n'est pas d'en faire l'apologie, mais la critique franche et vraie. — Un seul homme, dans le parti, exerce, en sa plénitude, cette indépendance de jugement : c'est Lenine. Mais ce vigoureux dominateur est borné lui-même par son doctrinarisme et par les murs du Kremlin, — je veux dire par son pouvoir. Autour de lui, je ne vois guère que des scribes de la Loi. — Communistes, soyez des hommes libres ! Travaillez à corriger incessamment votre œuvre, en osant signaler vous-mêmes ses erreurs et combattre ses abus.

Tant que je ne sentirai pas dans un parti cette passion de la vérité, qui a pour corollaire le respect de la libre critique, — tant que je n'y sentirai que la volonté de vaincre, à tout prix, et par tous les moyens, et cette confusion de l'intérêt du parti avec la justice et le bien obsolus, — en un mot, tant que l'esprit des servants de la Révolution restera étroitement politique, en méprisant, sous le nom d'« anarchisme » ou de « sentimentalisme », les revendications sacrées de la libre conscience, — je me tiendrai à l'écart, sans illusions sur l'issue du combat.

Se tenir à l'écart ne veut pas dire : demeurer inactif. A chacun son œuvre ! Tandis que vous cherchez (et je vous en loue) à parer aux dangers les plus prochains, — j'ai le sentiment que les convulsions actuelles du monde ne sont que le début d'une longue crise de croissance de l'humanité, d'une ère de bouleversements, où les peuples auront à subir de bien autres assauts que ceux par lesquels ils viennent de passer. Nous nous armons pour cet âge de fer, que nos yeux ne verront pas, mais où survivra, j'espère, un peu de notre esprit. Nous cherchons, pour ceux qui viendront après nous, à sauver et à concentrer des forces de raison, d'amour, et de foi, qui les aident à surnager dans la tempête, quand, après avoir accompli son œuvre d'un jour, sombrera — (pardonnez-moi de le prévoir !) — votre credo communiste, compromis par les injustices du combat, ou miné par l'indifférence qui suit fatalement les victoires trop exclusivement politiques.

Ne vous méprenez pas sur ma pensée ! J'admire, mon cher Barbusse, votre courage, votre ardeur et votre loyauté che-

valeresques. Nos deux actions ne s'opposent pas. Elles se complètent l'une l'autre. Nous sommes portés tous deux par le même flot de la Révolution, — ou mieux, de la Renovation humaine, du Renouveau perpétuel. Tous deux, nous regardons vers les lumières qui se lèvent, et nous cherchons à briser les liens mortels du passé, qui entravent la marche de l'homme. — Mais je ne veux pas y substituer de durs liens nouveaux.

Avec vous et les Révolutionnaires, contre les tyrannies du passé. Avec les opprimés de demain, contre les tyrannies de demain.

Le mot de Schiller, il m'est la devise, pour tous les temps :

*In tyrannos*

(contre tous les tyrans).

ROMAIN ROLLAND.

Mon cher Romain Rolland,

Je lis dans « l'Art Libre » la lettre ouverte que vous m'avez adressée en réponse à mon article de « Clarté » sur le « rollandisme ». En attendant une réponse plus complète je tiens à spécifier immédiatement quelques points au sujet de cette lettre.

J'ai prétendu dans mon article de « Clarté » incriminer une déformation qu'à mon sens des disciples inconsiderés de vos idées leur faisaient subir. Je suis étonné et peiné de voir que vous reprenez nettement à votre compte un certain nombre de formules que je mettais en cause. « On se doute peu chez vous », m'écrivez-vous avec un manque de générosité qui ne vous est pas habituel. On ne se doutait pas, en tout cas, que vous feriez si complètement vôtres quelques-unes de ces vieilles affirmations que la bourgeoisie conservatrice agite contre les conceptions qui menacent réellement la sienne.

Trop d'êtres dans le monde ont mis en nous — je parle de mes amis immédiats et de moi — leur confiance, pour que nous ne sentions pas vis-à-vis d'eux une grave responsabilité, et que nous ne considérions pas que nous ayons des comptes à leur rendre. A cause d'eux, nous n'avons pas le droit de laisser tomber sur notre idéal de pensée et d'action de si lourdes argumentations. Nous répondrons donc, et nous attaquerons à fond toutes ces accusations dont vous vous faites aujourd'hui l'avocat imprévu, sans que vous ayiez répondu un seul mot, permettez-moi de vous le dire, au reproche fondamental que j'adressais au « rollandisme » en constatant le néant de solution réelle, pratique, viable, qu'il apporte aux malheurs humains.

Vous nous reprochez d'opposer avec précision au système impérialiste et capitaliste un système susceptible de se substituer à lui dans la conduite des choses humaines. Car c'est cela, en réalité et au fond, que signifie la pesante critique que vous nous faites de prétendre « remplacer une tyrannie par une autre ». Eh bien ! oui, ce simplisme pour lequel perce votre mépris, est, bien le nôtre. Nous estimons qu'il faut, en effet, remplacer un état de choses par un autre, et une organisation par une autre, car il n'y a pas d'autre moyen de faire disparaître les plaies artificielles de la société. Et il est

certain que si l'on veut abattre la « tyrannie », il faut mettre à sa place quelque chose qui remplisse tout au moins une partie des buts sociaux qu'elle remplissait et assumer l'indispensable de la direction collective qu'elle assumait.

Evidemment, il serait souhaitable que tout s'arrangeât avec des paroles ; que peu à peu l'humanité se mit à se transformer et à s'épanouir selon l'harmonie et la sagesse, par coups de baguette magique. Mais en attendant des transformations qui seraient peut-être plus longues que ce qu'il reste de vitalité à l'espèce humaine, il faut agir, et remplacer des lois par des lois. C'est dans cette voie de raison et de justice constructive que nous entendons orienter les prolétariats.

Je n'ai jamais dit que tout fût parfait dans le Communisme. Mais je pense que vous le méconnaissez singulièrement et que vous vous en faites une idée superficielle qui me surprend de votre part. Le Communisme n'est pas un procédé fantaisiste de gouverner, sorti de toutes pièces du cerveau d'un homme. Il n'a été inventé par personne, pas même par Karl Marx. C'est le produit d'une longue et lente élaboration qui s'est peu à peu ébauchée et modelée selon les sursauts et les éclairs de révolte du monde animé contre un prodigieux état de fait établi au début des évolutions historiques par la violence grossière.

Qu'on prenne l'idée du Communisme, qu'on regarde de quoi elle est faite. On verra qu'elle est seulement la synthèse la plus rationnelle et la mieux faite de toutes les évidences qu'on proclame d'autre part, et vous tout le premier. C'est l'idée républicaine poussée jusqu'à son extrême et précise limite vivante dans le sens de l'égalité des hommes et dans le sens de l'internationalisme. Ce n'est pas autre chose et il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste ou un technicien pour dégager les grands traits de ce républicanisme intégral et pour dire que ses principes encadrent socialement des certitudes, quoique cela vous fasse « amicalement sourire ».

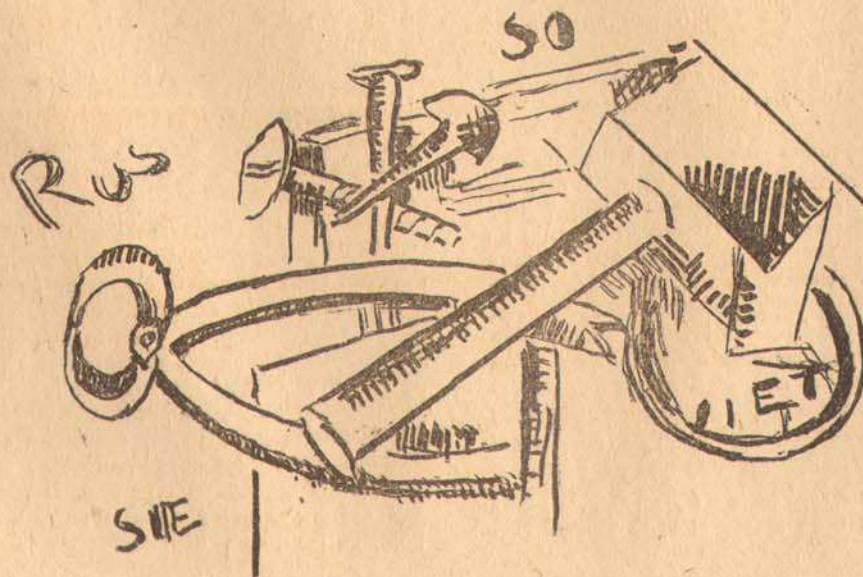
Et je maintiens aussi ce que je disais sur la solidité des lois ou de la science appliquée. S'il y a ici une confusion, elle n'est pas de mon fait. Ce qui est fragile et

aléatoire, ce sont les hypothèses métaphysiques qu'admet, sans s'en préoccuper davantage, la science expérimentale, mais non les rapports constants qu'elle fixe entre les apparences. Quelle que soit la théorie qui prévaille sur la nature essentielle d'éléments comme l'espace, le temps ou la matière, la réalité des lois physiques ou chimiques n'en est pas entamée. Je n'ai pas dit autre chose que cela, et je persiste à l'affirmer, en même temps que la notion que j'ai des rapports de l'identité de la sociologie et des autres sciences appliquées.

Vous assurez que toute votre œuvre dément que vous soyez « détaché » des souffrances des hommes. Certes, je le crois ; je le crois autant que vous pouvez le croire et le proclamer vous-même, et je serais désolé qu'une phrase quelconque de moi ait trahi ma pensée au point de laisser supposer que je doutais de votre profonde et vibrante sympathie vis-à-vis de l'humanité. Si j'ai parlé de détachement, j'ai simplement voulu dire que lorsqu'on borne le travail de l'esprit à la critique et à la récrimination sans entrer dans la réalisation positive et directe, on arrête trop tôt son beau rôle, et on se détache de la solution des renaissantes misères.

Certes, nous savons à quoi nous en tenir sur l'attitude de certains communistes maladroits. Mais ces détaillances ou ces erreurs, locales ou bien momentanées, n'entachent pas la doctrine elle-même. C'est cela que tout homme aujourd'hui, doit, quel qu'il soit, reconnaître d'abord. Un fait domine tout : un pays a tenté de se délivrer d'une loi qui pose d'impeccables principes de salut. Les Russes sont en échec parce qu'ils ont contre eux les forces impérialistes, et aussi parce que ceux dont ils étaient en droit d'attendre l'appui restent indifférents ou se détournent d'eux. Il faut que les choses soient nettement dites et établies.

Vous avez beau consentir à charger d'une certaine part de responsabilité la scélératesse des gouvernements bourgeois, l'arrachement sanglant d'un pays hors de la vieille oppression où sont encore incrustés les autres ne vous inspire que des variations sur le mot de « violence » et, en définitive, que des critiques, sœurs de celles des anarchistes et des bourgeois.



# MOUJIKS

Par Anton TCHEKHOV (Suite)

*Nouvelle traduite du russe par L. Desormonts*

Il allait à grands pas rapides, et elle courait après lui, haletante, prête à s'affaisser, son mouchoir dégringolé sur les épaules, ses cheveux gris au vent. Tout à coup, elle s'arrêta, et prise d'une véritable crise de nerfs, elle se frappa la poitrine en criant d'une voix chevrotante :

— Voilà, bons chrétiens, voilà, vous qui croyez en Dieu ! on nous humilie, on nous traque ! Oh ! Oh ! mais faites donc quelque chose !

— Babka ! dit sévèrement le staroste, ayez donc un peu de raison dans votre cervelle.

Sans Samovar, l'isba des Tchikildéïew devint abominablement triste. Il y avait dans cette saisie quelque chose de si rabaissant que la maison même semblait dépouillée de son honneur. Si le staroste avait emporté la table, les bancs, les pots, tout le mobilier, le vide aurait été bien moins sensible.

Badka continuait de crier, Maria pleurait, ainsi que les fillettes. Le vieux qui, tout de même, se sentait en faute, gardait un silence obstiné et se tenait enfoncé dans l'angle du poêle comme dans un trou. Nicolas non plus, ne disait pas un mot.

Babka l'aimait et le plaignait, et cependant, oubliant toute pitié, elle se jeta soudain sur lui avec des imprécations et des injures ; et, en lui brandissant les poings sous le nez, elle se mit à lui crier dans la figure qu'il était coupable de tout ; dans ses lettres, il se vantait de gagner au Bazar Slave des cinquante roubles par mois. Pourquoi avait-il envoyé si peu d'argent à la maison ? Pourquoi y était-il revenu avec toute sa famille ? S'il mourrait, avec quel argent l'enterrerait-on ?

Et rien n'était pitoyable à voir comme les visages de Nicolas, d'Olga et de Sacha.

Alors, le vieux poussa un grognement, mit sa casquette et s'en alla chez le staroste.

Il faisait déjà sombre et l'isba d'Antip Sedelnikow était pleine de fumée. Le staroste, les joues gonflées, soufflait le feu ; il était en train de souder quelque chose qu'il tenait à côté de son poêle ; ses enfants aussi maigres et aussi peu lavés que ceux des Tchikildéïew, se traînaient par terre ; sa femme laide, pleine de taches de rousseurs, avec un gros ventre saillant, dévidait des cocons. C'était une malheureuse famille de nécessiteux où, seul, Antip tranchait par sa jeunesse et sa beauté.

Sur le banc, cinq samovars se trouvaient alignés.

Le vieux, en entrant, fit sa prière devant Battenberg, puis il dit :

— Antip, aie de la miséricorde, rends le samovar, pour l'amour du Christ !

— Apporte trois roubles, et nous verrons.

— Je ne peux pas !

Antip regonfla ses joues et le feu ronfla, éclairant les samovars. Le vieux réfléchit un instant en pétrissant sa casquette, puis répéta :

— Rends-le !

Le staroste basané devenait aussi noir qu'une sorcière ; il se tourna vers Ossip et prononça vivement, avec gravité :

— Tout dépend du chef du Zemstvo ! Le conseil d'administration est formé de vingt-sept membres à qui tu peux présenter ta réclamation de vive voix ou par écrit !

Ossip ne comprit pas, mais satisfait de ces paroles, il s'en retourna chez lui.

Dix jours après, l'huissier revint encore et s'en retourna. Ce jour-là, il faisait froid et le vent soufflait. Depuis longtemps, le ruisseau était gelé, mais, faute de neige, les gens n'étaient pas dans leur assiette.

Comme si c'était un dimanche, vers le soir, les voisins vinrent faire la causette avec Ossip, et l'on se mit à bavarder, sans allumer la lampe, puisque l'on ne travaillait pas.

Une nouvelle assez pénible s'était répandue. Dans deux, trois maisons, on avait saisi des poules pour les impôts en retard ; on les avait déposées dans la salle communale et là, faute de nourriture, elles avaient crevé. On avait encore emmené des moutons, et pendant qu'on les changeait de charrette de village en village sans les détacher, un avait crevé aussi.

Maintenant, une question se posait : A qui la faute ?

— Au zemstvo ! dit Ossip. A qui d'autre qu'au zemstvo ?

— Bien sûr, bien sûr !

Le Zemstvo était coupable de tout, et des impôts en retard, et des mauvaises récoltes, et des vexations endurées ; mais personne ne savait au juste ce qu'il représentait.

Cela allait même si loin que de riches moujiks ayant fabriques, magasins et maisons de poste, se sentaient mal à l'aise dès qu'ils devaient prendre part au conseil des Zemstvo, et en disaient pis que pendre dans leurs fabriques et dans leurs auberges.

On parla ensuite de la neige que Dieu n'envoyait pas, il fallait amener du bois et l'on ne pouvait ni aller ni venir en traîneaux.

Autrefois, une quinzaine d'années en arrière, à Joukow, les conversations présentaient beaucoup plus d'intérêt. Dans ce temps-là, chaque vieillard avait l'air de chérir un secret, de savoir quelque chose, d'attendre un événement, d'avoir quelqu'un à menacer ; on parlait d'instruction générale, d'imprimerie, de partage des terres, de trésors cachés ; tandis que maintenant, chez les gens de Joukow, la vie était plate comme la paume de la main, si plate qu'on ne trouvait à échanger des paroles que sur la nourriture qui faisait défaut et sur la neige qui ne tombait pas.

On se tut enfin. Puis de nouveau, la conversation roula sur les poules et le mouton crevés, et de nouveau on chercha sur qui rejeter la faute.

— Au Zemstvo ! répéta Ossip. A qui d'autre qu'au Zemstvo !

### VIII

L'église de la paroisse se trouvait à six verstes, à Kosogorow, et l'on ne s'y rendait que lorsque c'était impossible de faire autrement, pour les baptêmes, les mariages et les messes mortuaires.

C'étaient les prêtres qui venaient faire les prières jusque de ce côté-ci de la rivière.

Le dimanche, quand il faisait beau, les filles s'habillaient pour aller en groupe à la messe ; et elles étaient agréables à voir partir à travers champs, avec leurs jupes rouges, jaunes et vertes. Quand il faisait mauvais, toute le monde restait chez soi.

Ainsi, les dévotions avaient lieu en pleine nature. Et cela durait jusqu'au grand jeûne où le clergé n'osait pas trop abandonner ses ouailles à elles-mêmes et chargeait un Ancien de venir avec la croix et l'image sainte bénir les isbas.

Dans chaque maison bénie, il touchait quinze copecks pour son déplacement.

Le vieux Ossip ne croyait pas en Dieu et n'avait jamais pensé sérieusement à la religion ; mais, il croyait au surnaturel. A son idée, les choses d'église étaient une affaire de femmes ; si on parlait religion devant lui, ou si, à ce sujet, on le questionnait sur les choses révélées, il faisait une grimace significative et répondait d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Et qu'est-ce qu'on sait de sûr, dans tout ça ?

Babka était croyante, mais confusément ; tout s'enchevêtrait dans sa cervelle ; dès qu'elle pensait au péché, à la mort, au repos de l'âme, ses préoccupations coutumières détournaient le cours de ses idées. Elle ne se rappelait plus les prières, et cependant elle avait l'habitude, au moment de dormir, d'aller s'immobiliser devant l'image pour marmotter :

— Sainte mère de Dieu ! Mère de Dieu pacificatrice ! Trois fois sainte mère de Dieu !

Maria et Fécla faisaient leurs signes de croix, et chaque année se confessaient, mais c'était tout ce qu'elles comprenaient. Quant aux enfants, on ne leur avait pas appris à prier et personne ne leur parlait de Dieu ; cependant, si on ne leur inculquait aucune croyance, on les

grondait en temps de jeûne, pour les empêcher de manger gras.

Dans les familles de Joukow, il en allait presque partout de même ; peu nombreux étaient ceux qui avaient la foi, encore moins nombreux ceux qui comprenaient quelque chose.

Pourtant, tous aimaient la Sainte-Ecriture, avec tendresse, avec vénération, mais on manquait de livres et de gens capables d'expliquer.

C'est pour cette raison qu'Olga et Sacha, qui pouvaient lire quelquefois l'Evangile à haute voix, étaient estimées ; elles étaient des êtres à part, on leur disait « vous ».

Olga se rendait souvent au service religieux et aux prières, soit au village voisin, soit au chef-lieu de canton où se trouvaient deux monastères et vingt-deux églises.

Pendant qu'elle allait en pèlerinage, elle était si distraite qu'elle en oubliait totalement sa famille ; et quand elle revenait, en découvrant soudain qu'elle avait un mari et une fille, elle s'écriait avec un sourire joyeux :

— Dieu a été pour moi plein de miséricorde !

Elle avait horreur, elle avait honte de la vie qu'on menait au village. A la Saint-Jean, on buvait, à la Pentecôte, on buvait, à la Fête-Dieu, on buvait, à l'Assomption, on buvait.

Cette année-là, à la Sainte-Croix, durant les trois jours de fête, les moujiks ne dessaoulèrent pas ; ils burent d'abord les cinquante roubles de l'argent du trésor communal, puis pour continuer de boire ils allèrent quémander de porte en porte.

Le premier jour de la fête, les Tchikildéiw tuèrent un mouton dont on s'empiffra à déjeuner, à dîner et à souper. Pendant la nuit d'ensuite, on fit même relever les enfants pour les gaver encore.

Kiriak, les trois jours durant, fut épouvantablement ivre et engagea, pour avoir à boire, jusqu'à son chapeau et ses bottes. Il battit Maria tellement qu'il fallut lui lancer de l'eau dessus pour lui faire lâcher prise.

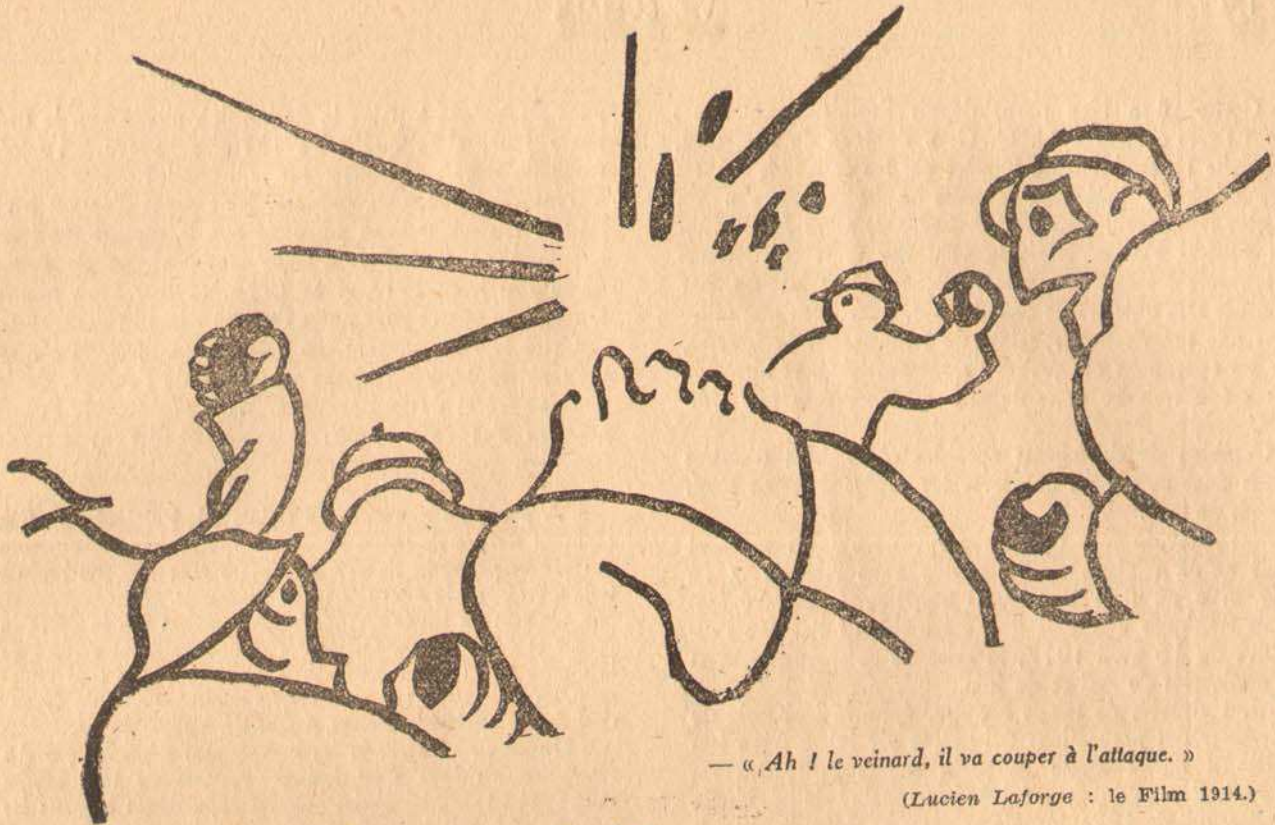
Ensuite, toute la maisonnée dut cuver sa honte et son mal d'estomac.

Et cependant, ce même village de Joukow avait ses jours de vraie extase religieuse. Le jour où la procession était attendue était un jour grave et paisible. Dès le matin, les jeunes filles s'en allaient à la rencontre de l'image, revêtues de leurs plus beaux atours ; elles la rapportaient vers le soir avec force genuflexions et force signes de croix, tandis que, de l'autre côté de l'eau, les cloches sonnaient à toute volée.

Une foule énorme, composée autant des gens des villages voisins que des habitants de Joukow, remplissait la rue ; tout cela tapageait, soulevait la poussière, se bousculait. Le vieux Babka, Kiriak, tous, tendaient vers l'icône leurs mains, la contemplaient avidement, pleuraient et disaient :

— Mère Salvatrice ! Sainte Mère ! Mère Salvatrice !

(A suivre.)



— « Ah ! le veinard, il va couper à l'attaque. »

(Lucien Laforge : le Film 1914.)

## La Vie sociale

A PROPOS DES RÉVÉLATIONS DE M. PAINLEVÉ

# “ Morts pour le Communiqué ”

Par Marcel FOURRIER

*L'histoire du massacre de notre Infanterie reste toujours à écrire pour l'édification des familles de nos 1.700.000 morts ! Les lecteurs de Clarté trouveront ici la contribution à cette histoire d'un ancien combattant rescapé du Chemin-des-Dames, et... d'un ministre.*

La Revue de Paris publie actuellement une série d'études de M. Painlevé, ancien Ministre de la Guerre, en 1917, qui sont à notre point de vue d'un intérêt tel qu'elles ne sauraient être tenues sous silence (1).

Il y a là tous les éléments nécessaires pour instruire le procès de nos ministres de guerre, dont M. Painlevé nous apparaît comme le prototype. Léger, incapable, pusillanime, dominé constamment par les circonstances en face desquelles son impuissance et sa couardise éclatent, son seul souci fut de cacher soigneusement à

(1) « Comment j'ai fait nommer Foch et Pétain ». Revue de Paris du 15 déc. 1921, du 1<sup>er</sup> et du 15 janvier 1922.

l'arrière les événements du front, qui auraient pu ralentir la foi du pays en la clairvoyance et la valeur des grands chefs militaires.

En effet : le G. Q. G., quelques états-majors et le Ministre de la Guerre, seuls détenteurs de tous les plans et de tous les rapports, pouvaient se rendre un compte exact de l'ensemble des opérations militaires, de leur réussite ou de leur insuccès, des fautes commises et de l'état des armées ; seuls ils étaient admis à parler au pays, et nous savons de quelle manière ils le firent !

Les combattants, eux, ignoraient tout en dehors du secteur où ils se trouvaient, et alors même qu'ils auraient su quelque chose de plus général, comment auraient-ils pu et comment peuvent-ils encore se faire entendre ? A l'arrière, les civils trompés méthodiquement tous les jours par la grande presse d'information, riaient au nez des permissionnaires quand ceux-ci parlaient de l'incapacité de leurs généraux, et beaucoup croient encore dur comme fer aux vertus guerrières, au génie napoléonien d'un Joffre.

Certes, il a bien paru, depuis l'armistice, quelques bons livres comme « G. Q. G. » de Jean de Pierrefeu, qui jette un semblant de lumière sur les capacités exactes des généraux badernes, comme « *Le Gouffre* » de Victor Marguerite, ou le « *Massacre de notre Infanterie* » du général Percin. Mais la voix des vrais combattants a toujours été étouffée. On a soigneusement interdit, par exemple aux officiers de complément, dont je suis, d'écrire sans une autorisation spéciale du Ministre de la Guerre, sur les opérations auxquelles ils ont participé, et bien peu ont osé enfreindre cette défense aussi odieuse que ridicule.

Combien de documents accablants, combien d'ordres inouïs dont ils ont pu conserver les copies dorment ainsi, ignorés de tous.

Aussi devons-nous considérer comme un fait vraiment inouï qu'un ministre de la guerre nous relate tout au long avec un luxe de détails stupéfiant, les événements tragiques auxquels il a été mêlé, en l'espèce l'offensive du 16 avril 1917, la crise de commandement et les mutineries de mai et de juin.

M. Painlevé, de temps à autre, éprouve le besoin de se justifier des accusations qui pèsent sur lui et selon lesquelles il aurait arrêté en plein succès l'offensive du 16 avril. Il y a un peu en lui de la mentalité de M. Emile Ollivier, qui de 1871 jusqu'à sa mort se défendit d'avoir dit « *qu'il acceptait la guerre d'un cœur léger* ». Il y a aussi peut-être la prévoyance prudente d'un « honorable » préparant sa réélection et rappelant à ses concitoyens du 3<sup>e</sup> secteur parisien que c'est bien lui, et pas un autre qui a fait nommer Foch et Pétain.

Quoiqu'il en soit, les révélations que M. Painlevé est appelé à faire aux lecteurs de la *Revue de Paris*, apparaissent aux grands journaux d'information comme peu séantes sans doute, à relater au public, qu'ils ont si bien berné de 1914 à 1919. Aussi ne faut-il pas s'étonner outre mesure du silence rempli de prudence qu'ils observent à son égard, y compris le « *Petit Parisien* » qui nous avait pourtant annoncé, il y a quelques mois, sa nouvelle orientation libérale.

\*\*\*

On sait les fautes monstrueuses accumulées par le général Nivelle et le G. Q. G. dans la préparation et la conduite de l'offensive du 16 avril 1917, dont un général lui-même écrivait « *que les directives avaient dépassé en folie furieuse tout ce qu'on pouvait imaginer* ». (1). Pour ne citer que la plus invraisemblable, rappelons que l'ennemi connaissait par le détail le plan de l'offensive de toute la V<sup>e</sup> armée, qu'il avait trouvée dans la sacoche d'un sergent-major fait prisonnier : ce fait connu dès le 5 avril par le général Nivelle ne donna lieu de sa part à aucun remaniement dans les ordres d'attaque de cette armée. Les résultats de cette brillante opération avaient été en 3 jours : 34.000 tués et plus de 85.000 blessés et disparus. Dans les secteurs où l'attaque avait le mieux réussie

(1) Voir à ce sujet ma brochure « *L'Offensive du 16 avril* » ; réquisitoire d'un ancien combattant contre le général Nivelle et son état-major (Editions Clarté, 1 fr. 50).

nous atteignons à peine la 2<sup>e</sup> position allemande, le troisième jour, alors que selon l'horaire prévu, l'armée française devait se trouver sur la Meuse !

Naturellement, pour préparer les troupes d'assaut à un tel effort, on leur avait persuadé que la rupture du front allemand ne souffrirait aucune difficulté, et de même qu'en 1914, en 1915 et en 1916, on leur avait promis la fin de la guerre pour après l'assaut définitif.

Cette fois là pourtant, ils perdirent patience. Ce nouveau massacre, aussi inutile que ceux de l'Artois, de la Champagne et de la Somme, porta à son comble l'exaspération des combattants, dupes éternelles et éternels sacrifiés.

« A partir du dimanche 23 (relate M. Painlevé) un flux croissant déferle de lettres accusatrices, signalant l'insuffisance des préparatifs et la légèreté meurtrière avec laquelle l'infanterie a été engagée dans une tâche impossible.

« Ce sont les lettres d'officiers qui exhalent dès le début la fureur et l'indignation. Celles des soldats reflètent surtout de la dépression et un profond découragement : plus tard seulement, en mai QUAND LES OPÉRATIONS REPRENDRONT, de découragé, le ton deviendra violent et agressif.

« Du 23 au 30 avril, je fus littéralement submergé par des renseignements issus d'officiers combattants de tous grades et que me transmettaient des hommes appartenant à toutes les opinions et à tous les milieux...

Dans ses articles de la *Revue de Paris*, M. Painlevé se contente de citer à l'appui de ses affirmations une lettre bien anodine de M. Henri Bordeaux qui était alors au service des informations militaires du G. Q. G. Mais lorsqu'en 1919 M. Painlevé fut accusé de trahison et que « *l'Action Française* » demanda pour lui la Haute-Cour — c'est une innocente manie de M. Léon Daudet — il ne garda pas la même réserve, à en juger par une lettre qu'il publia dans la « *Renaissance* » (1), et qu'il est bon de faire connaître ici à nos lecteurs.

C'est le rapport d'un brave homme de colonel, dont le régiment venait d'être entièrement sacrifié :

*Quand on n'a jamais vécu dans la troupe, quand on n'a pas senti la douleur et l'intense crispation nerveuse des hommes qui vont déboucher pour l'assaut et probablement mourir ; quand on n'a pas vu, vu de ses yeux, les rangs, fauchés autour de soi par la mitrailleuse, il est très facile de téléphoner de loin, du fond d'un P. C. sûr et confortable : « Attaquez, attaquez coûte que coûte ! » et de s'en aller ensuite dîner.*

*Une des conséquences les plus graves — la plus grave peut-être — du choix exclusif du Haut Commandement et de ses collaborateurs directs dans une catégorie d'officiers qui n'ont pas fait la guerre, c'est que le cœur et le cerveau de l'armée sont systématiquement fermés à la considération des pertes de vies humaines.*

*On sacrifiera 5.000 hommes pour prendre ou reprendre à l'ennemi un mamelon sans intérêt aucun, où la position est beaucoup plus mauvaise et plus coûteuse en hommes que si on reste 200 mètres plus en arrière. On ordonnera d'enlever, fût-ce au prix de la destruction d'un bataillon, telle ligne de tran-*

(1) La Renaissance « *La Vérité sur l'offensive du 16 avril* », n<sup>o</sup> d'oct. 1919.



chées dont la possession n'a aucune valeur en soi, et, certes, n'avancera pas d'une heure la fin de la guerre.

**ETRE UN BOURREAU D'HOMMES C'EST, DEPUIS TROIS ANS, LA MEILLEURE DES MANIERES DE DECROCHER LES ETOILES : on a l'esprit offensif, oui, mais pour les autres.**

Quant à nos soldats, si stoïques et si héroïques, « ils commencent à se demander **SI MOURIR POUR LE COMMUNIQUE, C'EST MOURIR POUR LA FRANCE !** »

\*\*\*

Il s'agissait donc, pour M. Painlevé, de relever le moral de l'armée et de remplacer le général Nivelles, sans effrayer l'opinion publique ».

Le 25 avril donc, il convoqua le général Nivelles. Ce dernier essaya d'abord de se couvrir en chargeant le général Mangin, et de s'en débarrasser en demandant pour lui un poste en Afrique équatoriale, ce qui ne fut malheureusement pas accepté.

« Le général en chef (c'est M. Painlevé qui parle) me dit ensuite qu'il sentait combien la situation était délicate : sa personne ne comptait pas ; sa démission était à la disposition du gouvernement le jour où celui-ci la jugerait utile. Mais dans l'intérêt de l'armée et en faisant entièrement abstraction de lui-même, il craignait qu'une telle mesure prise immédiatement, ne provoquât de la dépression de notre côté, de l'exaltation chez l'ennemi., en soulignant comme une défaite la désillusion du 16 avril : Il jugeait donc préférable d'attendre. Toutefois si le gouvernement décidait par la suite de nommer un autre commandant en chef, il désirait en être averti à l'avance dans des conditions telles que SA DIGNITÉ FUT SAUVEGARDÉE. »

« Je lui répondis que le gouvernement sentait comme lui combien la situation était délicate, mais qu'il n'avait pris encore aucune décision de la valeur de celle qui le préoccupait. Si une telle décision devait être envisagée par la suite, elle ne serait prise, je lui en donnais ma parole, que dans des conditions où sa dignité serait sauvegardée. »

« Sauvegarder la dignité du général Nivelles » !

C'était donc là la seule mesure envisagée pour l'instant à l'égard d'un général en chef coupable, qui portait la responsabilité écrasante d'une offensive inutile, meurtrière et dangereuse, puisqu'elle plaçait l'armée française démoralisée et diminuée, prête à s'insurger devant l'incapacité de ses chefs, à la merci d'une poussée sérieuse de l'ennemi.

Fait à noter, le seul remède employé jusqu'à ce jour par le G. Q. G. avait été de semer la discorde entre les « armes » différentes en les persuadant réciproquement que l'échec de l'offensive était dû à leur peu de « cran » ou à leur incapacité respectives. Il est bon de souligner ici toute l'ignominie de cette tactique des états-majors :

« Les fantassins (dit M. Painlevé) reprochaient souvent à l'artillerie et à l'aviation de n'avoir pas accompli les tirs de destruction : Si ces deux armes avaient fait leur devoir, ils ne se seraient pas heurtés à des défenses non détruites. Et puis, pendant la bataille, le feu roulant n'avait pas protégé les vagues d'assaut, mais les devançait ridiculement ou les écrasait sous ses projectiles. Entre fantassins, artilleurs et aviateurs, les rixes étaient fréquentes... »

L'état moral lamentable des armées, M. Painlevé le connaissait parfaitement dès le 25 avril. Il savait qu'il ne pouvait que s'aggraver avec le temps et les attaques forcées qui continuaient quand même. Son devoir le plus strict, s'il n'avait eu en vue que les intérêts suprêmes du pays, eût été d'arrêter immédiatement les attaques et de traduire devant un conseil de guerre les chefs responsables.

En 1793, le Comité de Salut Public, au nom du pays, faisait guillotiner les généraux incapables convaincus d'avoir par leur négligence fait perdre une bataille. De 1914 à 1918 on eût le seul souci de sauvegarder leur honneur professionnel et leur dignité.

Mais pouvait-il en être autrement ?

Les différents gouvernements qui s'étaient succédé au pouvoir depuis août 1914 n'avaient fait preuve que d'une énergie toute verbale, bien conforme à l'esprit des institutions démocratiques bourgeoises dont ils étaient issus.

La phraséologie virile, voire épique, dont ils usaient à tout propos n'en masquait que mieux l'abdication qu'ils avaient consentie entre les mains du G. Q. G. du pouvoir et du devoir graves et terribles de conduire la guerre dans son ensemble.

Les exigences de la fameuse « opinion publique » (que ces cuisiniers aussi experts ne devaient pourtant pas tellement craindre) n'étaient cependant qu'un des facteurs, à vrai dire considérable, de la situation, mais dont il ne fallait pas exagérer l'importance. Les exigences matérielles et morales des combattants, pour ne rappeler que cet autre élément de la situation, les valaient bien en importance.

Cela pourtant, c'était une autre histoire. Pour ce qui touchait l'opinion publique, il n'y avait qu'à donner des ordres au « bureau de la presse ». Pour ce qui concernait les combattants, il eût fallu agir, faire acte d'autorité envers le G. Q. G.

Des hommes de gouvernement aussi piètres ne pouvaient se résoudre à prendre de telles responsabilités. Ils laissaient faire, acquiesçaient à tout ce qui venait de Chantilly et caressaient, dans leur for intérieur cette satisfaction de lâches : qu'il leur suffisait, toujours et en toute éventualité, d'invoquer comme justification de leur inertie les bienheureuses nécessités du moral de l'armée.

Pour rompre avec ces façons d'agir, il eut fallu à ce pauvre M. Painlevé un courage et une audace quasiment révolutionnaires.

Et puis le général Nivelles n'était pas sans avoir de précieux appuis.

« Il avait (avoue M. Painlevé) de nombreuses relations dans la presse ; elles furent mobilisées, ainsi que tous les touche-à-tout des salons, de la littérature et de la politique qui gardaient leur foi en la méthode de Vaux-Douaumont. Des multitudes d'intrigues se nouèrent, qui se traduisirent par des interventions presque menaçantes auprès du chef de l'Etat et du Président du Conseil. Un polygraphe très connu, très remuant adressait en hâte à l'Élysée ce message : « La démission de Painlevé, c'est la fin d'un parti ; la démission de Nivelles, c'est la fin de la France. »

Au sein même du cabinet, le général Nivelles avait aussi quelques fervents : Malvy, Léon Bourgeois et Maginot. M. Ribot, naturellement ne pouvait être que neutre.

Dans de telles conditions, il eut été dangereux pour M. Painlevé de prendre des sanctions, allant au-delà du simple « limogeage ». Le salut de l'armée, si réellement M. Painlevé l'avait cherché, exigeait la mise en accusation des généraux coupables. Cela je l'affirme en tant que rescapé des offensives d'avril et de mai. Les rébellions justifiées de mai et de juin auraient été évitées si le gouvernement avait appliqué à Nivelles le code de justice militaire qu'il faisait si bien appliquer aux simples soldats.

Il faut d'ailleurs reconnaître que certains parlementaires demandèrent ces sanctions pour les généraux, mais sans trop insister.

« Le 26 avril (relate M. Painlevé) je me rendais devant la Commission de l'Armée du Sénat et le 27 devant celle de la Chambre. Des critiques fort vives et même violentes furent apportées par des représentants de tous les partis contre la conduite de l'offensive. « L'émotion est profonde dans le pays ; de l'avant elle gagne l'arrière », s'écriait M. Henry Bérenger. « C'est un échec à prendre avec sang-froid, mais c'est un échec », constatait M. Paul Doumer. Les députés demandaient des sanctions immédiates, mais je refusai énergiquement de prendre à l'aveugle des mesures qui risquaient d'être injustes. »

Plus tard Abel Ferry et Albert Favre se plaignirent avec véhémence à M. Painlevé de l'insuffisance des sanctions prises au sujet du 16 avril.

Abel Favre les qualifiait de « sanctions à la guimauve ».

« Sommé par eux (s'écrie-t-il) de mettre le général Mangin à la retraite d'office, je répondis que non seulement je ne le ferai pas, mais que je pensais qu'il serait replacé bientôt à la tête d'un corps d'armée, poste dans lequel il avait rendu des services incontestés. »

\*\*

Quoiqu'il en soit, M. Painlevé ayant décidé de remplacer Nivelles à la tête des armées, s'occupa, selon ses promesses de sauvegarder « sa dignité ». Pour cela il lui fallait un succès d'estime sur le front qui lui permit de voiler la disgrâce du grand chef en le faisant se retirer après une petite offensive qu'on baptiserait victoire en l'occurrence.

Et c'est pourquoi on tenta les assauts aussi stupides que sanglants des 4 et 5 mai devant Craonne et Laffaux.

Pourtant M. Painlevé savait ce qu'il faisait en permettant de telles offensives.

« La conduite de nos attaques de mai (dit-il) était beaucoup plus raisonnable que celle de notre offensive d'avril. Mais eussent-elles été impeccables, qu'en présence d'un ennemi si puissamment organisé, installé et groupé, elles seraient restées meurtrières et ingrates. Or, de l'avis de tous les officiers qui connaissaient la troupe, ce qu'il aurait fallu pour re-

monter le moral, c'étaient quelque bonne opération donnant beaucoup de prisonniers, des résultats tangibles et très peu de pertes. Mais une telle opération était impossible dans les conditions où nous nous trouvions. Par surcroît, des fautes persistantes, des habitudes mauvaises et mal corrigées, des préparations insuffisantes entraînaient encore trop souvent des pertes lourdes et inutiles qui retentissaient profondément sur l'esprit ébranlé des soldats.

« Aussitôt qu'après l'échec de la rupture, des opérations nouvelles avaient été annoncées, le découragement des troupes avait commencé à se transformer en défiance et en colère.. »

« Le 3 mai, une velléité d'insubordination collective se manifestait à la 2<sup>e</sup> Division Coloniale, elle fut facilement réprimée, mais une sourde agitation ne faisait que croître. »

Et pourtant, malgré tout ces symptômes, on attaqua le 4 et le 5, et dans quelles conditions, à en juger par cette lettre d'un lieutenant d'infanterie qui participa à l'assaut du 4 mai et que cite M. Painlevé :

« Nous venons de participer à un des crimes les plus évidents de cette guerre... ; le 4 mai j'ai assisté et participé à une tuerie où en moins d'une heure 2.000 à 2.500 hommes sont tombés inutilement.. »

La veille même de l'attaque, à la suite d'une reconnaissance du sous-lieutenant L..., l'armée est prévenue : défenses intactes, bois à peu près intacts (LES OISEAUX Y CHANTAIENT) les mitrailleuses pullulent, dont plusieurs sous casemates.

Attaquer était une folie : on attaque pourtant... Aucun ordre préparatoire ; on ignorait tout de l'attaque. L'artillerie était absolument muette et le resta jusqu'à 5 h. 30. De 5 h. 30 à 6 h. 50 notre artillerie légère fit un semblant de préparation sur le bois ; à la fin, ils tirèrent trop court et ils devaient NOUS TIRER DANS LE DOS JUSQU'À LA FIN DE L'ATTAQUE... »

Le 5 mai devant Laffaux ce fut le même échec sanglant.

« Sur le plateau de Craonne, (reconnait M. Painlevé) la « victoire de Craonne », des 4 et 5 mai nous avait donné la deuxième ligne de la première position allemande et le tas de pierres en ruines qu'était le village de Craonne. Mais tous nos efforts pour le dépasser et atteindre le bord nord du plateau le long duquel courait la troisième ligne allemande, avaient été brutalement réprimés. Nous étions bloqués sans même avoir enlevé entièrement la première position ennemie que l'horaire de l'offensive du 16 avril nous donnait en 45 minutes !

« L'attaque de la VI<sup>e</sup> armée était également bloquée sans même avoir conquis tout le Chemin-des-Dames.. »

Mais « la dignité » du général Nivelles était sauve ! On pouvait le relever sans que le pays s'en émut outre mesure.

« J'avais décidé, écrit M. Painlevé, de ne remplacer le général en chef qu'après un succès au moins d'estime qui lui sauverait la face, et en même temps ôterait à la mesure le caractère d'un coup de nerfs provoqué par un échec ou une déception irréfléchie. Si les résultats des nouvelles batailles étaient médiocres et chèrement payés, du moins les apparences étaient sauvées. Le nom historique de Craonne sonnait bien dans les communiqués. SUR MES INSTRUCTIONS, LA PRESSE DU 5 AU 10 MAI CELEBRA LA VICTOIRE DE CRAONNE. »

Ces phrases, je crois qu'aucun ancien combattant qui les lira pourra jamais les oublier. Elles contiennent un

mélange de cynisme et de bonne foi effrayants. C'est donc là toute la conscience des hommes qui nous ont gouvernés pendant la guerre ! Pour sauver le prestige d'un général en chef qu'il n'ose même pas couvrir, et toujours au nom du « moral de l'arrière », un ministre de la guerre a eu cette lâcheté inqualifiable de sacrifier 25.000 soldats, car ce sont bien 25.000 cadavres nouveaux, 25.000 corps déchirés de jeunes hommes, qui sont venus, ces deux jours là, s'amonceler sur les pentes du Chemin des Dames.

Bah ! le 5 au soir, la presse célébrait dans ses communiqués dithyrambiques « où le nom de Craonne sonnait bien » une nouvelle victoire des armées françaises...

**« Les soldats commencent à se demander si mourir pour le communiqué, c'est mourir pour la France. »**

M. Painlevé, vous connaissiez pourtant ces paroles-là ! Quel ancien combattant pourra-t-il maintenant jamais vous pardonner !

\*\*\*

Comment s'étonner dès lors des mutineries qui s'en suivirent. La nomination de Pétain succédant à Nivelle ne calma en rien l'exaspération des combattants. D'ailleurs jamais peut-être la France ne fut dans une situation aussi critique.

« A ce moment, dit M. Painlevé, entre Soissons et Paris il n'y avait plus que DEUX DIVISIONS sur lesquelles on put absolument et intégralement compter.. »

« Le général Pétain m'a dit plus tard qu'au temps de février et mars 1916 à Verdun il avait connu bien des heures anxieuses, mais qu'aucune n'avait égalé celles où il sentait fléchir et ployer entre ses mains l'armée de la France qui lui avait été confiée. »

Et c'est le moment qu'on choisit pour rétablir l'ordre aux armées... les balles françaises après les balles allemandes : les héros d'hier sont les mutins d'aujourd'hui...

Quand il s'agit de prendre des sanctions sur les soldats, M. Painlevé n'hésite pas. La procédure de révision des Conseils de guerre est suspendue, et le président Poincaré abdique son droit de grâce entre les mains du général en chef. En fait, cela revient à rétablir les cours martiales, mais en évitant le vote des Chambres.

« Qu'on me fit fusiller (s'écrie M. Painlevé) si l'on voulait quand tout serait fini, mais qu'on me laissât rétablir l'ordre. »

Allons donc ! M. Painlevé savait trop bien que faire

fusiller les simples soldats, avec leurs blessures et leurs croix, cela ne pouvait que l'honorer dans les milieux parlementaires complices. Et quand il parle de son émotion lors de l'exécution du caporal Lefèvre, enfant de 20 ans, venu des pays envahis à travers les lignes, après avoir vu fusiller son père par les Allemands, qui s'était battu en héros, cité, médaillé, mais qui dans un moment de juste exaspération avait tourné son fusil contre un officier, M. Painlevé est peut-être sincère, et c'est bien ce qui est le plus effrayant !

\*\*\*

Oui, M. Painlevé est ému devant Nivelle « que la fortune a trahi » s'excuse-t-il. Pourtant l'intérêt suprême du pays, exigeait qu'il fût frappé... et M. Painlevé, parlementaire démocrate, n'ose faire le geste que tous les combattants attendaient de lui. Que penserait « l'arrière » alors ?

Oui, M. Painlevé est ému devant Lefebvre « mais l'affaire était trop grave » s'excuse-t-il. Que penserait l'arrière alors ? « La pire trahison que je pouvais commettre à l'égard de la démocratie, dit-il devant les Chambres le 7 juillet, ce serait de laisser fléchir la discipline d'une armée dont dépendent le sort de la civilisation et la liberté des peuples ! »

Pauvre M. Painlevé ! Après tout, moi je vous plains. Vous n'étiez, ministre de la guerre, que l'instrument docile du régime.

« Les régiments !

« De simple pions sur l'échiquier du joueur génial.

« Mourir, cela ne compte guère : « L'omelette ne se fait pas sans casser d'œufs », et puis l'on meurt pour la patrie.

« Pour la patrie !... Quel socle et quelle excuse (1). »

Mais l'arrière, l'arrière sacré, dont le « moral » est si précieux, l'arrière des « impitoyables ». Un bon ministre se devait de lui forger une belle idole, toute en or, bien adorable et bien infaillible. Il se devait aussi de l'intéresser par de beaux communiqués où les « noms historiques sonnaient bien ».

M. Painlevé, qui a accompli tout son devoir civique sera réélu député. Il sera même de nouveau ministre de la guerre...

Et l'on vient de donner la médaille militaire au général Nivelle.

(1) Jean Bernier. « La Percée ».



# La Crise du Socialisme Mondial

Par PAUL-LOUIS

*Notre collaborateur Paul-Louis fait paraître ces jours-ci un nouveau livre sur la crise du socialisme mondial. Cet ouvrage, dont nos lecteurs trouveront ici un extrait, constitue une excellente histoire du socialisme contemporain et de son évolution vers le communisme marxiste. Il situe et explique l'enthousiasme qu'ont suscité parmi les masses ouvrières les doctrines précises, nettes de tout réformisme, de ceux qui, en Russie, bâtissent sur le travail un monde social nouveau.*

Le socialisme mondial traverse une nouvelle crise, et plus ample que beaucoup de celles qui l'ont précédée. D'aucuns y voient un indice d'affaiblissement. Il serait plus juste d'y découvrir une manifestation de force, un stade de croissance, l'expulsion des principes nocifs qui s'attaquent normalement à tout organisme. A chaque moment de l'histoire, la classe ouvrière est obligée de reviser, — sinon les éléments essentiels de sa doctrine et les bases de son idéologie, du moins ses procédés tactiques et les données générales de son action. Le prolétariat révolutionnaire opérait, en 1900, dans un milieu économique et politique très différent du milieu de 1848, ou même de 1875, car la structure sociale avait évolué dans chaque pays, et l'internationalisation, toujours élargie, du marché des échanges, avait créé entre les masses salariées une solidarité plus précise. Au lendemain de la guerre, et pour beaucoup de raisons, la condition de ce prolétariat révolutionnaire s'est encore une fois transformée, — je veux dire que ses possibilités de libération se sont universellement accrues et que certaines des barrières qui se dressaient devant lui, avant 1914, ont disparues. A la fin de 1918, l'Europe était en pleine période de subversion.

Cette crise du socialisme était inévitable. Si elle ne s'était pas produite, tout l'effort d'émancipation accompli au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et au début du XX<sup>e</sup>, par la classe ouvrière, eût été stérilisé ; cette classe ouvrière eût été annexée à la démocratie bourgeoise, détournée de ses objectifs propres et vaincue, à l'heure même où elle pouvait justement escompter la victoire.

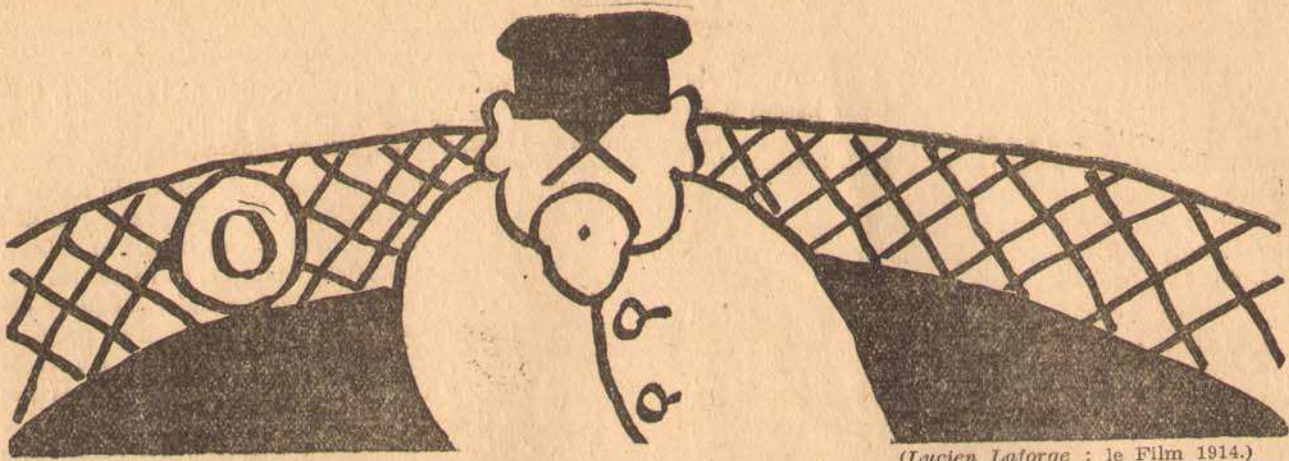
Ce n'était point, au surplus, la première fois que pareil péril la menaçait. Les classes dirigeantes et possédantes, contre lesquelles sa poussée s'exerce, ont toujours oscillé, pour la réduire, entre deux tactiques : celle de la répression, celle de la séduction ou de la corruption.

La première consiste dans l'usage de la force, soit contre les écrivains, soit contre les hommes d'action, soit contre les foules soulevées, et il n'est pas de pays dans les deux hémisphères où elle n'ait été pratiquée : les massacres des journées de juin 1848 et de la semaine sanglante de 1871 chez nous, — tout comme les innombrables poursuites contre les individus, — les instructions ouvertes, outre-Manche, contre les Trade-Unions pendant la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, la législation bismarckienne contre la Social-démocratie, les rigueurs atroces déployées par le tsarisme contre les militants des idées marxistes ou les groupements de combat, — plus récemment les terreurs blanches de Finlande, de Hongrie ou d'ailleurs, en sont des illustrations marquantes.

La seconde vise à affaiblir le socialisme, en adaptant certains de ses éléments à la défense même des institutions qu'il prétend détruire. Ainsi on provoque à la fois la division, la suspicion, le scepticisme, le découragement. La participation des chefs prolétariens au pouvoir — que ces chefs soient sortis du prolétariat lui-même ou des catégories dirigeantes — est devenu, à la faveur de la guerre de 1914, un fait quasi universel. Ce n'étaient plus des personnalités isolées qui allaient — partout — d'un côté à l'autre de la barricade, mais des groupements compacts et parfois des partis tout entiers. Par la force des choses, ces groupements ou ces partis non seulement cessaient de combattre pour la transformation sociale, pour la substitution à la propriété, mais encore ils devenaient contre-révolutionnaires. L'histoire récente nous offre des démonstrations nombreuses de ce cas. Et ces changements de front ont prolongé l'état de choses ancien, à l'instant où il paraissait le plus chancelant et où les périls mortels s'accumulaient pour lui.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, certains partis socialistes nationaux et l'Internationale elle-même, en son Congrès d'Amsterdam, avaient essayé de réagir contre des déviations qui se marquaient déjà en traits saisissants. En réalité, la réaction n'avait été que temporaire ; les tendances momentanément matrisées n'avaient point renoncé à prévaloir. L'immense bouleversement, que le conflit mondial avait engendré, le trouble qu'il devait nécessairement susciter dans les esprits, les confusions d'idées qui se manifestaient de tous côtés, facilitaient la reprise de conceptions ou même d'opérations, qui avaient paru condamnées. Le socialisme de doctrine et d'action, celui qui ne s'accommode pas de réformes partielles et de compromis passagers, aurait été submergé, s'il n'avait en lui une puissance irrésistible de résurrection.

La crise présente n'est que le retour offensif et victorieux de ce socialisme de doctrine et d'action. A travers les épisodes divers et multiples où elle s'affirme, apparaissent de grandes lignes invariables. L'interprétation marxiste de l'histoire, l'idée dominatrice du manifeste des Communistes : — la thèse du prolétariat cantonné dans son isolement de classe, réfractaire à toute transaction, faisant front au pouvoir et résolu à rejeter toutes ses avances ; la notion nette et farouche d'un antagonisme permanent des catégories sociales ; la conviction que les rapports économiques ne seront modifiés que par des événements d'allure catastrophique, — que le prolétariat, pour se libérer, devra exercer une véritable dictature et créer, dans tous les domaines, ses institutions originales : telles sont les pensées qui gouvernent actuellement les masses ouvrières. Ce sont les pensées mêmes qui les gouvernaient dans le passé. Il n'est pas vrai qu'un socialisme nouveau ait surgi au lendemain de la révolution russe : c'est le socialisme d'autrefois, — celui qu'on qualifiait de scientifique, celui qui a animé la propagande de tous les partis socialistes à leur origine, — qui a fait sa réapparition, en brisant la gangue lentement accumulée autour de lui ; mais la révolution russe lui a donné une vigueur accrue, en précisant ses formules, en augmentant ses moyens de rayonnement, en mettant à son service ses expériences innombrables, en provoquant un ébranlement illimité.



(Lucien Laforge : le Film 1914.)

## PINCAROUE A BORD DE LA REVANCHE

— « Bien sûr, je suis aussi sale que Ouïlme, mais ce n'est pas moi — d'ailleurs je suis *Alzaciennlorin* — et puis ça fera tant plaisir à Ugénie... néanmoins je commence à avoir assez de la mer du Ord... »

— L'ambassadeur saluant : « Sa Majesté peut rentrer, ÇA Y EST. »

# La Vie politique

## Le Symbole du Ministère Poincaré

Par Paul VAILLANT-COUTURIER

Un ministère Poincaré vient d'être donné à la France par M. Millerand. Il constitue un type bâtard de ministère du Bloc National comprenant des comparses radicaux d'occasion et concentrant entre les mains de quelques solides réactionnaires et notoires impérialistes tous les pouvoirs réels.

On a tout dit sur les responsabilités bien établies de M. Poincaré dans la guerre et l'on est en droit de s'étonner des hésitations de certains hommes comme M. Alexandre Varenne ou de certains organes comme le « Progrès Civique » à cet égard.

Nous ne reviendrons ni sur le livre jaune, ni sur la correspondance d'Isvolsky. Aussi bien les lecteurs de « Clarté » ont-ils eu en leur temps les documents entre leurs mains et sont-ils suffisamment renseignés sur les coupables, tant Français que Russes et Allemands.

\*\*

Quand on polémique avec M. Poincaré on s'en veut quelque peu de l'importance qu'on lui prête. Je sais bien qu'elle est à la taille de celle qu'il s'est donnée, mais il est toujours pénible que la sottise d'une nation vous mette dans l'obligation de combattre des hommes d'une aussi criante médiocrité.

On dit : Poincaré-la-Guerre, c'est trop. Il y a quelque chose de fatal et de gigantesque dans ce noir assassinat des peuples qui cadre mal avec ce sot étriqué, ai-

grelet et sans viscères qu'est Monsieur Raymond Poincaré.

Ses amis lui reconnaissent des qualités de précision et de netteté. Une intelligence de classeur, sans doute, de commis aux écritures diplomatiques, d'homme à dossiers.

M. Poincaré bénéficie de l'admiration intéressée et béate que la bourgeoisie porte aux avocats. Le médecin s'occupe du corps, le Bourgeois se soucie assez de sa viande pour lui rendre hommage ; le prêtre s'occupe de l'âme, le Bourgeois, qui sait depuis longtemps qu'il n'en a plus, n'honore guère le prêtre que par convention mondaine ; mais l'avocat, lui, s'occupe de l'argent. Si l'avocat ne défendait que la veuve et l'orphelin, il serait entouré d'une pitié méprisante, mais comme il défend l'argent il a pour lui tous ces aigrefins que sont, en général, les hommes particulièrement honorables. L'avocat est chargé de ne pas faire appliquer la loi quand l'intérêt du Bourgeois l'exige. Le Bourgeois français, héritier des sales procéduriers de la Rome antique, vénère l'avocat pour son habileté à jongler avec les textes et les jurisprudences, et se fie à sa roublardise professionnelle pour le tirer de toutes ses situations frauduleuses, y compris sa situation politique. Il l'admire, la gueule ouverte et lappe avec délices son éloquence sucrée de diabétique.

C'est ainsi qu'un petit talent de clerc d'avoué suffit à conduire un avocat aux plus hautes places de l'Etat. C'est par là que le ministère Poincaré est un symbole.

En général, on ne demande pas à cet avocat élu d'avoir des idées personnelles. Quand par hasard il en a une, elle ne tarde pas à s'imposer.

Monsieur Poincaré a été l'homme d'une idée — oh ! pas très personnelle — la revanche.

Là où le pauvre et grand Déroulède la voyait en Don Quichotte de la Manche, Poincaré la voyait en Bridois de la Lorraine. Mais cette idée le possédait bien.

Je ne conçois point qu'il puisse s'en défendre. C'est la seule chose qui lui donne un peu de caractère.

C'est avec cette idée qu'il bâtit son ministère en 1912 ; c'est avec elle qu'il accéda à la présidence de la République en 1913, aux acclamations des chauvins — du monde entier, bien entendu.

C'est pour elle qu'il se hâta d'entrer dans les combinaisons impérialistes de la Russie, qu'il fit le jeu des pangermanistes et jeta son pays dans une guerre de cinquante-deux mois.

« Son rêve est réalisé, comme me l'expliquait une injurieuse et obligeante lettre anonyme il y a quelques jours, l'Alsace-Lorraine est revenue à la France ».

\*\*\*

L'impopularité de M. Poincaré dans le pays devait évidemment lui valoir la popularité dans un Parlement qui ne représente en rien le pays.

Le « Temps » témoignait, il y a quelques jours de sa tendre émotion en voyant un ancien président de la République revenir aux affaires comme président du Conseil, quelques mois à peine après l'expiration de son mandat suprême.

C'est une ressemblance de plus avec M. Thiers, beaucoup plus diaboliquement bourgeois que lui, mais avec lequel M. Poincaré s'apparente encore étroitement dans la malfaisance.

Du 19 février 1871 au 18 mai 1873, M. Thiers réunit sur sa tête les doubles fonctions de chef d'Etat et de chef de gouvernement. M. Poincaré ne cumule pas ouvertement, il remplit successivement les deux charges en poursuivant la même politique personnelle.

C'est un fait nouveau et significatif. Il y a là comme un pas forcené fait en arrière.

La bourgeoisie chauvine crisper le talon dans le sol pour soutenir le traité de Versailles qui croule sur son dos.

\*\*\*

La déclaration ministérielle a été naturellement bien accueillie, sauf par Tardieu. Les commentaires qui l'accompagnent ne sont qu'un long plaidoyer « pro domo ».

M. Poincaré donne plus que jamais cette double impression d'une insolence crâneuse et superficielle et d'une incommensurable lâcheté profonde.

Ce qui domine tout, là comme dans ses articles de journaux et de revue, c'est sa fuite éperdue devant les responsabilités qui l'accablent.

Cite-t-on la correspondance Isvolsky, il nie ; les documents belges, il ne répond pas ; parle-t-on de Haute-Cour, il met en cause certains de ses collègues sans les nommer et s'évade quand on tente de l'amener à des pré-

cisions ; parle-t-on de la convention de l'armistice, il se défend de l'avoir signée, pour un peu il affirmerait que, chef de l'Etat, il n'en a pas eu connaissance.

C'est l'éternel « Je n'ai pas voulu cela » du Kaiser ; c'est plus simplement l'habituel « C'est pas moi » sans pudeur du petit garçon vicieux pris en faute. Par ailleurs, c'est l'étalage de la politique chauvine, de l'agression systématique, de la provocation universelle. Politique « nationale » ! Politique française ! Application du traité de Versailles déjà amputé au point que Tardieu n'y reconnaîtrait plus ses petits. Sanctions, occupation de la rive gauche du Rhin : le délai n'a pas encore commencé à courir. Plus de conférences publiques : des négociations secrètes de diplomates. La reconstitution de l'Europe n'offre aucun intérêt : France d'abord, France toute seule s'il le faut... La revanche continue...

Et c'est ici que le sourire de l'Angleterre, devant les gesticulations du petit homme, devient amer.

L'Angleterre gronde.

La presse d'abord. Le « Daily Chronicle » relève la phrase de la déclaration où il est question de proclamer que la période fixée pour l'évacuation de la rive gauche du Rhin n'a pas encore commencé à courir.

« Ce n'est pas là, déclare le « Daily Chronicle », une idée que la Grande-Bretagne puisse approuver un seul instant, surtout en présence de l'attitude loyale du gouvernement de Berlin, à l'égard du traité, depuis que le docteur Wirth est à sa tête. »

La « Westminster Gazette » fait chorus et rappelle les vices fondamentaux du traité de Versailles. Le « Times » même regrette que la déclaration ne fasse pas une allusion sérieuse au Pacte. C'est dans la presse anglaise, point ou mal subventionnée par le gouvernement français, un concert de paroles amères.

M. Lloyd George vient bientôt faire un solo très écouté à la conférence des libéraux coalitionnistes à Londres. Il rappelle que les conférences ne font peur qu'« aux hommes qui ont l'habitude de fuir les responsabilités », défend la conférence de Gênes comme seule capable d'assainir l'atmosphère de l'Europe et rappelle que les experts financiers coûtent moins cher que les experts militaires. En ayant l'air d'attaquer les amis de Lord Northcliffe, il assène de rudes coups sur la tête de M. Poincaré.

C'est l'impérialisme intelligent des mercantis qui répond à l'impérialisme imbécile des traîneurs de sabre.

En Allemagne, c'est une victoire pour l'esprit revancharde. M. Poincaré au ministère, c'est le triomphe du parti militaire en Allemagne. C'est la politique des « bons Allemands » qui va répondre à la politique des « bons Français ». Einwohner Reichwehr, Orgesch, Sicherheits-Polizei ! C'est le moment de vous entraîner ! Toute la presse conservatrice se fait menaçante.

Il n'y a pas deux Allemagne pour M. Poincaré plus qu'il ne saurait y avoir deux France. Il n'y a que des nations de militaires... Une, deux.

Et le moment est vraiment bien choisi pour faire cette politique-là.

Au Sénat américain, M. Mac Cormick vient de s'écrier : « Si la politique française a graduellement isolé la France de ses alliés européens pendant les quatorze derniers mois, la même politique a stupéfié et désillusionné le peuple des Etats-Unis pendant ces dernières semaines. »

Et le Sénat l'a suivi dans sa demande au secrétariat des Affaires étrangères de faire connaître « d'une part, quels sont les intérêts annuels dus à l'Amérique par chacun des Etats européens ; d'autre part, quelles sommes ces Etats consacrent à l'entretien de leur armée de terre. »

Belle gifle au militarisme français !

C'est l'effondrement de tous les espoirs caressés lors du voyage de M. Viviani et celui plus récent de M. Briand en ce qui concerne l'annulation de la dette française en Amérique. A prendre ou à laisser. On annonce officieusement déjà que les Etats-Unis mettent comme condition à leur participation à la conférence de Gênes le versement régulier des intérêts de la dette contractée par la France chez eux, et le désarmement sur terre.

Qu'elle le veuille ou non, la France — même celle de M. Poincaré — s'est faite et demeure vassale des puissances capitalistes qui sont ses créancières. Et Trotsky a raison quand il dit : « On peut considérer que la conférence de Gênes équivaut à la révision du traité de Versailles... La présence de la France a peu d'importance ».

La France isolée, la solidarité capitaliste internationale disposera de son sort sans elle.

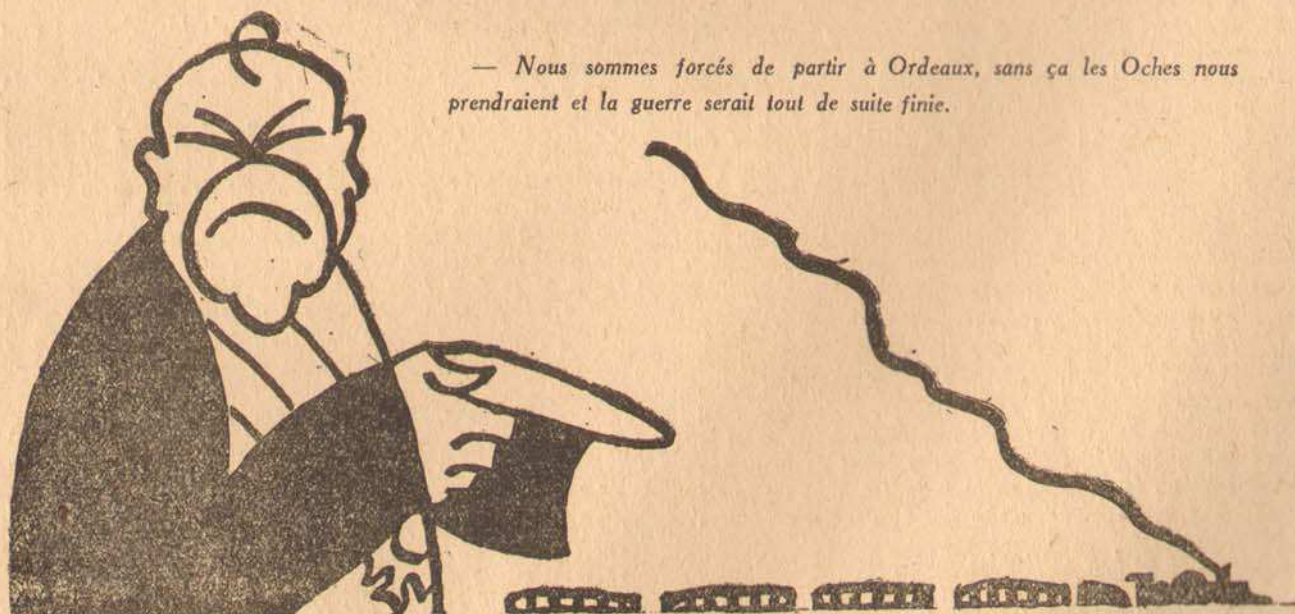
C'est précisément ce que sentent les grands capitalistes français internationaux. Avec Briand, c'était leur politique qu'on faisait. Ils regrettent déjà le bon courtier qu'ils ont perdu. Que va devenir le fructueux « consortium » proposé pour la reconstitution de l'Europe par M. Loucheur ; que vont devenir les énormes stocks warrantés pour l'écoulement desquels on ne compte plus que sur la Russie ; à quelles catastrophes va conduire la politique d'isolement ; quel va être le sort des porteurs de fonds russes ? Le franc baisse, les journaux de Bourse témoignent de la nervosité extrême des milieux financiers. C'est un symptôme grave au lendemain d'une naissance.

Le Bourgeois cocardier entre en conflit avec le Bourgeois fesse-mathieu. C'est le débat entre le lapin de choux et le lapin de garenne.

Le Bourgeois, à plat ventre devant l'avocat phraseur et patriotard, symbole vivant de la petite épargne intellectuelle française, se demande cependant s'il faut laisser son idole s'épuiser longtemps à vouloir réaliser un anachronisme en se soufflant sur le nombril. L'Allemagne paiera.

« Une grenouille vit un bœuf... »

Car le Bourgeois sait bien que, tôt ou tard, après quelques gaffes retentissantes, par M. Poincaré ou par un autre, les portes de la France, nation secondaire, sans enfants et sans audace industrielle, seront ouvertes à la colonisation des voisins capitalistes, saines, jeunes et d'appétit robuste, si l'ère redoutable du communisme ne bouleverse par tous ses calculs.



— Nous sommes forcés de partir à Ordeaux, sans ça les Oches nous prendraient et la guerre serait tout de suite finie.

(Lucien Laforge : le Film 1914.)

# Les Intérêts et la Sottise

**L**E Pape vient de mourir : le Pape boche comme l'ont appelé avec un bel ensemble durant la guerre tous les tenants de l'Union Sacrée en France. — Les Welches ont de ces exagérations.

Le vieux gallicanisme s'étayant aux puissances gouvernementales accueillait l'anathème avec un sourire de complicité.

Était boche d'ailleurs, quiconque s'essayait à surmonter par l'internationalisme le dévergondage national. Pauvre Della Chiesa ! Combien il fut au-dessous de sa tâche, malgré sa bonne volonté. Et combien mieux que lui bégayant pour un Christ de compassion des prières sans effet prirent position ces abbés éperonnés et casqués, invoquant le vieux Jehovah du meurtre et conduisant des hommes fraternels à s'entre-choquer.

Quand on songe au passé du catholicisme et qu'on voit sa faiblesse dans la récente bataille, on demeure comme atterré.

Voyez-vous ce pape, n'osant plus qu'à peine se référer à la doctrine d'un Dieu dont il est le vicaire, en face des insurrections patriotes de son clergé dix fois schismatique.

Au point de vue social ses abbés armés avaient évidemment raison. Eux seuls étaient dans le courant de la lutte des classes où l'Eglise s'était laissée entraîner du côté des pharisiens. Et le pape prêchant la douceur et l'impartialité quand il eût fallu prêcher la violence était absurde et grandiose.

**A**UTOUR du Conclave les intrigues vont aller leur train. La France a maintenant son représentant à Rome, auprès du Vatican. Le nonce s'est rendu au jour de l'an chez M. Millerand, le pape boche meurt moins d'un mois après, c'est une politesse qui dépasse la banale carte de visite. On va s'efforcer de plaire à la fille aînée de l'Eglise, la France ayant désormais, du fait de la destruction de la veille Autriche, repris à côté de l'Espagne et de l'Italie une situation de premier plan à Rome... Et pour cette élection du successeur de Saint-Pierre on va agiter la question des réparations, de la dette, de la rive gauche du Rhin, de la politique anglaise, du hémalisme et de la conférence de Gênes, mais tout cela de la façon chère à M. Poincaré, par chuchotements diplomatiques, dans le bruit feutré des robes cardinalices, avec le délicieux sourire meurtrier des politiciens, qui savent n'avoir pas le témoin gênant du cinématographe et qui n'ont décidément que leur conscience contre eux.

**L**A foi, l'espérance et la charité, trois vertus théologales... On n'en parlera guère à Rome... Parentes pauvres d'un monde riche ! C'est ici qu'on parle beaucoup de charité. Un peu partout on s'empiffre au buffet des bals de charité et l'on se frotte les seins et le ventre en l'honneur des pauvres qui crèvent de la grippe un peu partout. Il doit y avoir là-dedans comme un facile surcroît de jouissance pour les classes dirigeantes exténuées de sadisme.

Eh bien, ça ne leur suffit plus.

Le 31 janvier a été donné au théâtre des Champs-Élysées un grand bal pour les enfants pauvres : le bal des petits lits blancs.

L'entrée coûtait 30 francs, la dame peinte sur l'affiche était suffisamment couverte de bijoux pour tenter à la fois les michés exhibitionnistes et les greluchons en quête d'une fructueuse situation sentimentale. Le shimmy le fox-trott et le tango, s'annonçaient suffisamment copulatoires, on avait pourtant peur d'un insuccès... tant la charité demeure impopulaire. Alors on a trouvé le truc de la charité avec prime et l'on a écrit :

Pour gagner une torpédo  
d'une valeur de 22.000 francs  
N'oubliez pas d'aller danser au  
**BAL DES PETITS LITS BLANCS...**

Atroce, n'est-ce pas ?

Vous voyez d'ici la dame et son confesseur.

— Mon père, j'ai quelque peu péché, mais c'était à la suite d'une bonne œuvre, on pouvait gagner une auto, et c'était pour les petits lits blancs...

**E**T la bourgeoisie néo-malthusienne continue d'assaillir les mêmes pauvres de petits papiers contre la dépopulation ! Question énorme et sur laquelle nous avons aussi notre mot à dire. « Clarté » lui consacrerait prochainement une série d'études.

Mais tenons-nous-en, aujourd'hui, aux tracts de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française.

Pas la moindre allusion à la valeur de production des individus, ni à la race considérée en soi, dans ces feuilles.

Au contraire, une bêtise dans le cynisme à déconcerter un crétin des Alpes.

Un titre qui dit tout :

La dépopulation menace de réduire notre armée de moitié en vingt ans.

Cela après une guerre qui vient de tuer dix-sept cent mille Français.

On ne trouve rien d'autre comme argument pour la repopulation.

... Il faut faire des enfants pour les destiner à la guerre nouvelle. Et cette saleté là est illustrée cruellement : on voit un berceau qui représente la moyenne des naissances et l'on voit à côté un soldat avec chargement complet, baïonnette au canon dans une attitude agressive. Il représente la moyenne des recrues. — Si les couples ne sont pas encouragés après cela !

Ce papier est manifestement un tract de propagande pour l'avortement rédigé par des faiseuses d'argents et par des pharmaciens impurs.

**L**A moyenne des naissances laisse encore un nombre suffisant de soldats à la disposition des Etats-majors, en tous cas, pour l'instant, et le premier geste du ministère nouveau qui rêve de dictature militaire vient d'être de supprimer pour ces pauvres petits gars la médiocre garantie du régime parlementaire. Une illusion s'en va, tant mieux au fond.

Pétain, qui est l'un des rares généraux intelligents — d'autant plus dangereux — vient d'être doté à côté de cet incurable de la sottise qu'est M. Maginot, de ce que



M. François Albert appelle, dans l'Œuvre, un sur-secrétariat d'État.

Le Président de la République vient de signer un décret nommant le maréchal Pétain inspecteur général de l'armée :

Aux termes du nouveau décret, le vice-président du conseil supérieur de la guerre, commandant en chef désigné des armées françaises en temps de guerre, est, sous la nouvelle appellation qui lui est donnée, le conseiller technique du ministre pour tout ce qui concerne la préparation à la guerre. Il a un droit permanent d'inspection sur les troupes et les services. Il exerce une autorité directe sur les membres du conseil supérieur de la guerre ; il fait au ministre de la guerre toutes les propositions pour la répartition des commandements ou emplois, en temps de paix et en temps de guerre, à leur attribuer. Il exerce sur l'état-major de l'armée une direction supérieure ; il fait partie du conseil supérieur de la défense nationale.

C'est l'abdication du ministre responsable entre les mains d'un irresponsable. C'est le régime de guerre en temps de paix. Monsieur Maginot a le sens de la hiérarchie et celui de la République.

**E**T ces généraux dont nous parle le « Progrès Civique » donc ! Ces généraux et amiraux qui ont voulu mettre d'accord leur situation civile avec leur grade militaire.

De Merkhreim, administrateur de la Société alsacienne de construction mécanique ; le général Hirschauer, président de la Société Gnome et Rhône ; l'amiral Ronarch, président du conseil d'administration de l'Omnium maritime français, administrateur de la Société Navale de l'Ouest, de la Société générale des huiles et pétroles, et de l'Association pétrolière, que Bazile Zakharof travaille pour le compte des Anglais de l'Anglo Persian Oil, et le général Duval, et l'amiral Nabona, et le général Sebert, et l'amiral Fouchart et tant d'autres, jusqu'au président de la commission de l'armée, le général de Castelnaud, qui vend du fromage de Roquefort à la tonne.

Après tout, c'est juste qu'il en soit ainsi. L'honneur militaire gagne toujours à être secondé, et la collusion est trop éclatante pour nous déplaire.

**M**AIS comment voulez-vous, après cela qu'il ne soit pas en baisse cet honneur militaire. On vient d'arrêter un escroc nommé Moynier qui en vendait. Il faisait ce petit métier-là depuis pas mal de temps et l'on trouvait cela tout naturel autour de lui. Moyennant finances, il procurait la légion d'honneur. Il fabriquait les titres, les tampons, les timbres, les signatures et se substituait à la grande chancellerie, avait ses légionnaires à lui.

C'est sur une plainte de la Chancellerie qu'il a été arrêté... une plainte en concurrence déloyale, évidemment...

**A**NOTER une belle crise de conscience, qui, au milieu de l'ignominie cynique de la bourgeoisie dégénérée vient de marquer la ville de Tulle.

Et quel enseignement !

Imaginez un peu tout ce qui peut croupir dans une petite ville d'assassinats pour l'héritage, d'infanticides, d'abus de confiance, de vols, de trahison du secret pro-

fessionnel, d'adultères, de sadismes, de détournements de mineurs, d'homosexualité, de cuisines politiques, de captations de successions, d'incestes, le tout à moitié enfoui sous la respectabilité des familles de robe, d'épée, de plume, de charrue, de boutique ou d'administration, derrière les façades hypocrites...

Imaginez la terreur qui s'empare de toutes ces honorables canailles à l'idée que quelqu'un de mystérieux va se mettre à dévoiler les cochonneries propres à chaque famille. On va savoir que le conseiller à la cour a défloré une petite fille du quartier de la cathédrale, que la femme du greffier est la maîtresse du substitut, que le préfet couche avec la femme du marquis, que le fils du quincailler tripote sa bonne, que le grainetier a fait mourir son père à petites doses de mort-aux-rats, pour être seul dans son affaire et que l'on peut toujours s'arranger avec tel conseiller municipal en y mettant le prix...

Il faut méditer sur cette affaire des lettres anonymes... La crise de conscience a été si forte à Tulle, que quelques petits bourgeois ont été jusqu'à en mourir.

Cela est touchant, édifiant au premier chef, et l'on se prend à souhaiter doucement une vaste épidémie mondiale de lettres anonymes dans la petite et dans la grande bourgeoisie...

**C'**EST qu'en effet, plus que jamais, elle sévit à tous les bouts de l'Europe et du monde, contre la conscience ouvrière éveillée.

En Roumanie, la chute du cabinet Jonesco, suivant de près celle du cabinet Averesco, donne le pouvoir à Brătianu ardent comme ses prédécesseurs à combattre la cause communiste. En Yougo-Slavie, la classe ouvrière hors la loi, traquée dans ses organisations, poursuivie dans la personne de ses militants, connaît des procès monstres comme celui des 355 mineurs. Nombreux sont les travailleurs réfugiés dans les forêts et les montagnes, réduits à une vie de bêtes féroces, pour avoir voulu opposer leur idéal aux intérêts de la bourgeoisie.

En Pologne, en Espagne, en Amérique où le sort de Sacco et Vanzetti n'est pas encore réglé, c'est partout la même persécution.

Et au moment où la conférence de Gênes va reconnaître la Russie avec ou sans la France, les interventionnistes impénitents ravitaillent en avions Caudron les bandes finlandaises qui opéraient sur le territoire carélien et que l'armée rouge vient de mettre à la porte.

Poincaré se souvient de ses amitiés russes.

**E**T Washington dont nous avons ici dénoncé la comédie commence à être avoué un peu partout comme un échec, c'est-à-dire une réussite des impérialismes. Le masque tombe, et le « Temps » lui-même ose citer, non sans quelque satisfaction, certains propos des maritimes anglais, qui sont comme la moralité de la farce.

Recevant au Round Table Club un officier de marine japonais, qui est le beau-fils de l'amiral Togo, le vice-président de ce club britannique disait à son hôte : « Never mind, Washington and all that damned nonsense, but keep your powder dry ! Ne faites aucune attention à Washington et à toutes ces maudites absurdités, mais gardez votre poudre sèche. »

Sera-t-il réciproque le pacte de défense franco-anglais ?

# La Vie

## économique

### L'Esclavage Economique de l'Allemagne

Par E. LUDWIG

L'accès de M. Poincaré au pouvoir, et les nouveaux conflits qu'il nous prépare, suscite dans notre grande presse une campagne de haine contre l'Allemagne. Le nouveau dogme c'est que l'Allemagne « fait semblant de se ruiner » pour ne pas tenir les clauses absurdes du traité de Versailles. Or, tandis que par une entente publique, nos financiers et industriels concluent des accords commerciaux et constituent de nouveaux trusts avec leurs collègues d'outre-Rhin, la masse des travailleurs Allemands déjà exploitée et ruinée par ses propres capitalistes, se voit réduite à un véritable esclavage économique par les exigences des capitalistes français.

« Clarté » a ouvert une enquête sur la situation véritable de l'Allemagne au début de 1922. Elle a chargé deux collaborateurs de sa rubrique économique, E. Ludwig et Eric Kaiser, d'étudier sur place la situation des travailleurs allemands. Mais avant d'aborder le fond même du sujet, une vue d'ensemble de la situation économique de l'Allemagne s'imposait. C'est ce premier article que nous publions aujourd'hui.

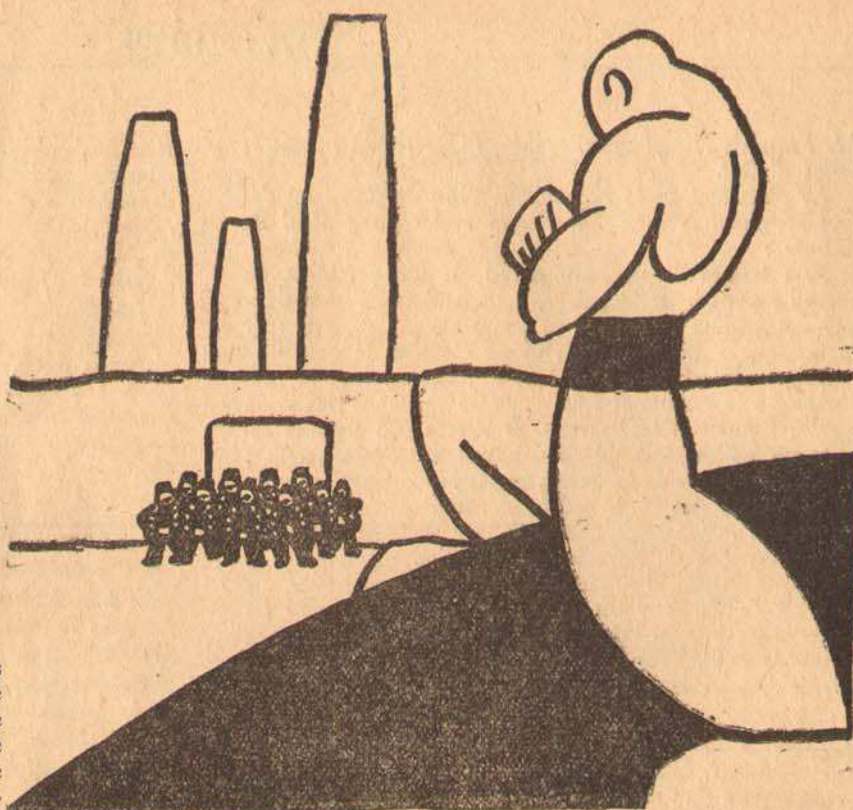
#### LE COMMERCE EXTERIEUR DE L'ALLEMAGNE

Le commerce extérieur de l'Allemagne se présente actuellement sous un tout autre aspect qu'avant la guerre; cela n'est d'ailleurs que la conséquence de la défaite militaire et économique du capitalisme allemand.

Certes, le commerce allemand témoigne toujours d'une vitalité exceptionnelle, comme semblent le prouver les chiffres des exportations et des importations publiés par les statistiques administratives depuis le mois de mai 1921.

Année	Quantité de tonnes		Valeurs en millions de marks		
	1921	1921	1921	1921	1921
	Import.	Export.	Import.	Export.	Excéd. d. Imp.
Mai ...	30.680	22.904	5.487	4.558	929
Juin ...	36.472	30.182	6.410	5.433	977
Juillet ..	38.490	31.194	7.580	6.212	1.368
Août ...	42.208	36.554	9.418	6.977	2.741
Sept. ...	50.652	37.414	10.688	7.519	3.149
Oct ....	60.096	39.462	13.875	9.711	4.164
Nov. ...	50.600	38.200	12.300	11.900	400

Au premier abord, il semble donc que jusqu'en octobre



(Lucien Laforge : le Film 1914.)

la quantité et la valeur des marchandises exportées ait subie une augmentation considérable. Mais un examen plus attentif de ces chiffres montre que cet accroissement du commerce extérieur est en réalité le symptôme d'une nouvelle crise; cette activité factice dissimule la faillite.

#### Les importations sans cesse grandissantes du commerce de l'Allemagne paralysent son industrie et déprécient le mark.

Si l'on compare les chiffres qui précèdent, on est frappé de l'excédent de plus en plus considérable des importations sur les exportations. Ce n'est que depuis novembre seulement que cet excédent tend à diminuer.

De mai à novembre, les importations représentent une valeur de 687 milliards, les exportations, une valeur de 250 milliards de marks-papier. L'excédent des importations, a donc atteint pour ces 7 mois, une valeur de 13.7 milliards de marks.

Sans doute, avant la guerre, les statistiques nous montraient un phénomène de même nature.

En 1913, par exemple, les exportations se montaient à 82.194,6 milliers de tonnes, tandis que les importations n'atteignaient que 81.412,3 milliers de tonnes.

La valeur des marchandises ainsi échangées représentait 11.636 millions 300 mille marks or pour les importations contre 10.891 millions 200 mille marks or pour les exportations.

Mais, à cette époque, ce passif de 741,1 millions de marks-or de la balance du commerce, était compensé par l'excédent des créances de l'Empire sur ses dettes extérieures.

C'est ainsi, qu'en 1913, l'importation d'or et d'argent était de 441,3 millions de marks, l'exportation de 102,8

millions de marks seulement, si bien que pour l'importation des métaux précieux — la base de la richesse du monde — l'Allemagne bénéficiait d'un excédent de 339 millions de marks.

L'excédent des créances sur les dettes était la conséquence des méthodes impérialistes employées par l'Allemagne : exportation des capitaux, politique d'emprunts, exploitation coloniale. Mais toutes ces méthodes sont devenues impossibles maintenant que l'Empire a perdu toutes ses colonies, ses zones d'influence et son crédit extérieur.

L'Allemagne est désormais la débitrice du monde.

Les dettes de la guerre et les charges de l'Allemagne ont plus que doublé, tandis que l'importation des matières premières a diminué de près de 10 0/0. Cette modification dans les importations de l'industrie allemande ne doit pourtant pas être attribuée à la dépréciation du mark allemand. On doit plutôt la rechercher dans un changement appréciable dans la proportion de produits alimentaires et de matières premières importées. Voici d'ailleurs un tableau significatif à cet égard des importations pour 1 mois en 1913 et 1921 de certains produits alimentaires et de matières premières.

Produits d'alimentation	Août 1913 Octobre 1921	
	Quantité en tonnes	
Froment .....	3.884	5.470
Maïs .....	2.386	3.556
Riz .....	398	562
Viande et lard ...	78	188
Graisse de porc ..	168	338
Cacao .....	60	384

Matières premières	Quantité en tonnes	
	Minerais divers ..	32.454
Charbon .....	17.708	2.028
Graines oléagineuses	2.548	1.380

Les dettes de la guerre et les charges de la reconstruction pèsent sur elle. Elle doit payer alors qu'elle n'a plus rien à recouvrer.

Il est donc bien évident que le passif de la balance du commerce allemand provient actuellement de causes économiques tout à fait différentes de celles d'avant-guerre. Autrefois ce passif était dû à l'exportation de capitaux. Ces capitaux engagés à l'étranger et qui formaient la base de l'expansion impérialiste allemande permettaient à l'empire de développer toujours davantage son activité en lui fournissant une source de revenus de plus en plus considérable. Mais aujourd'hui ce passif est pour l'industrie allemande, un poids de plomb qui paralyse son rétablissement et les 13 milliards 1/2 d'excédent d'importation de ces 7 derniers mois sont 13 milliards 1/2 qui s'ajoutent aux sommes dues par l'Allemagne au monde entier. Plus les importations augmentent et plus elles pèsent sur la valeur de l'argent allemand. D'où nécessité d'augmenter la monnaie fiduciaire par un usage excessif de la planche à assignats.

Cette situation est d'ailleurs dépeinte assez exacte-

ment dans le jargon spécial au « *Journal du Commerce et de l'Industrie* », du 2 janvier :

« *La balance du commerce de l'Allemagne, se trouve actuellement faussée par suite des charges terribles qui proviennent des réparations à effectuer aux nations alliées. Or, ces paiements, vis-à-vis de l'étranger ne peuvent se faire que de deux façons : Ou bien par excédent de nos exportations dans l'échange des marchandises, ou bien par l'émission de valeurs intérieures.*

*En ce qui concerne l'excédent des exportations, le traité de Versailles a placé l'industrie allemande dans une situation tellement inférieure à celle des autres nations de l'Europe, que l'Allemagne n'a pas la possibilité d'employer les méthodes d'expansion impérialiste industrielle qui, seules lui auraient permis de lutter à armes égales avec les autres nations, et de tirer un bénéfice de son activité commerciale, grâce, en particulier aux recettes réalisées par le fret payé par l'étranger à notre marine marchande.*

*Les paiements que nous devons donc effectuer à l'Entente ne peuvent donc être effectués que par le deuxième procédé, c'est-à-dire l'émission de valeurs intérieures. C'est ce qui a lieu d'une part par la livraison directe de marchandises non payées, par exemple le charbon, et d'autre part par les paiements en or qui, bien que n'étant pas effectués en espèces doivent être réglés par l'achat de marks allemands et contribuent ainsi à la dépréciation de la devise allemande.*

#### L'industrie de l'Allemagne incapable de produire exporte 4 fois moins qu'en 1914.

Mais lorsque l'on examine la nature et la destination des exportations et des importations du commerce de l'Allemagne, la régression de son industrie et de son capitalisme, comparativement à la période d'avant-guerre devient encore plus évident.

Avant la guerre, l'Allemagne, pays de grand capitalisme, importait surtout des matières premières et des produits semi-ouvrés, soit une proportion de 42,2 0/0 de matières premières, et 10,7 0/0 de produits semi-ouvrés, tandis qu'elle exportait des produits manufacturés dans une proportion de 61 0/0. Les produits alimentaires ne fournissaient, en 1913, que 26 0/0 de l'importation et 12,5 0/0 de l'exportation. Ces chiffres sont aujourd'hui complètement modifiés et les importations en Allemagne de produits alimentaires ne cessent de croître. Le symptôme le plus sûr de la décadence de l'industrie allemande nous est donné par la chute de ses exportations. En 1913 l'exportation totale moyenne d'un mois était de 122,8 milliers de tonnes. Elle tombe, dans la période août-octobre 1921 au chiffre de 37,8 milliers de tonnes. Cependant il faut remarquer que parmi les produits manufacturés, quelques industries de luxe (automobiles, bicyclettes, jouets), et quelques spécialités (objets d'aluminium, goudron de houille, huile de poix, sels d'aniline), seules ont atteint et même dépassé leur moyenne mensuelle de 1913.

De même parmi les produits alimentaires, l'exportation du sucre en particulier est tombé de 1.860.000 tonnes par mois en 1913, à 8.000 tonnes en octobre 1921 !

Les chiffres que nous venons de citer montrent nettement que l'Allemagne a cessé avec la perte de sa situation de grande puissance politique, de jouer un rôle de grande puissance commerciale. La nature des importations de l'Allemagne prouvent surtout la pénurie de vivres dans le pays et l'impossibilité pour l'industrie capitaliste de nourrir la population. Or cette pénurie ne résulte pas, comme les milieux officiels allemands voudraient le persuader, de la perte des districts agricoles cédés à la Pologne; ils proviennent surtout de l'arrêt de la production agricole de l'Allemagne pendant et après la guerre. La moyenne des récoltes pendant l'année 1921 ne représente que 40 à 50 0/0 des récoltes de l'année 1913.

Mais la principale cause de l'infériorité du capitalisme allemand sur ses concurrents étrangers provient surtout de la dépréciation politique et financière de sa monnaie d'échange.

Le commerce extérieur de l'Allemagne n'est plus maître de sa devise, le mark, mais ce dernier reste toujours l'élément primordial du commerce extérieur, et le seul capable d'assurer l'essor de toute industrie allemande.

Or l'augmentation de ce commerce extérieur, comme le montrent les statistiques de ces derniers mois, est en fonction directe de l'effondrement du mark, et de l'état de faillite de l'Allemagne provoqué par l'ultimatum de Londres du 10 mai, qui obligea le gouvernement allemand à se procurer à tout prix des devises étrangères pour payer aux Alliés les premiers milliards de marks-or.

Les chiffres des règlements mensuels du commerce extérieur montrent comment les exportations et les importations augmentent parallèlement à la chute du mark, dont le cours le plus bas est enregistré au milieu de novembre 1921 (1 dollar = 330 marks). Mais si la dépréciation du mark de mai à octobre, en permettant à l'étranger d'acheter en Allemagne à bon compte, élève de plus de deux fois et demi le prix des marchandises exportées et importées, leur quantité ne double pas malgré le « dumping » (1) des produits allemands sur le marché mondial. Ceci explique pourquoi la valeur des produits manufacturés qui était de 61 0/0 des exportations totales en 1913 soit montée à 80 0/0 dans ces derniers mois. Mais seule, la misère des travailleurs allemands rend possible cette concurrence déficitaire de l'Allemagne. Et il est bien douloureux de constater que pendant que les masses ouvrières allemandes manquent du strict nécessaire, la fabrication des produits de luxe (autos, bicyclettes, jouets) a doublé en proportion de ce qu'elle était en 1913. Les matières premières indispensables à l'industrie allemande sont exportées pour les mêmes raisons, et leur bon marché renforce l'industrie de ses concurrents étrangers.

(1) Le dumping est la pratique commerciale d'une industrie, qui consiste, pour s'assurer la conquête des marchés étrangers, à vendre à perte sur ces marchés, quitte à majorer d'autant ses prix sur le marché intérieur.

### L'Allemagne court vers une nouvelle crise économique.

L'effondrement du mark qui, selon le rapport annuel de la Chambre de Commerce de Berlin « *jetais avec une force irrésistible les marchandises par-dessus les frontières* » provoqua de lui-même la fin de la crise. En effet, s'il favorisait d'une part l'exportation des marchandises allemandes, il élevait tellement le prix de revient des matières premières, que le prix des produits manufacturés devait fatalement s'en ressentir une fois les stocks épuisés. Plus la liquidation se précisait, plus certaine se faisait la pénurie de matières premières, car chaque nouveau fléchissement du mark rendait probable une nouvelle hausse.

Le commerce extérieur de l'Allemagne a donc subi ces tout derniers mois, une nouvelle fluctuation. La stabilisation de la balance du commerce allemand en décembre 1921, ne résulte pas, comme on pourrait le croire, de l'accroissement des forces productives de l'industrie allemande, mais de son épuisement même.

Les matières premières devenant introuvables en raison de l'augmentation de leur prix en Allemagne, les produits manufacturés ont subi en peu de temps une augmentation qui a considérablement réduit leur exportation, d'où hausse du mark. La politique de dumping devenant impossible, l'industrie allemande exportant moins, le chômage jusqu'alors assez faible croit dans des proportions inquiétantes. Une nouvelle crise est donc à prévoir d'ici peu.

Quoiqu'on en dise, le capitalisme allemand est en pleine décadence. Voici à cet égard un passage significatif du rapport annuel de la Chambre de Commerce de Hambourg :

« *Vers les Amériques du Nord et du Sud, l'Afrique, l'Extrême-Orient, déclare-t-il pompeusement, voguent de nouveau les bateaux allemands. En Chine, au Japon, dans les Indes Orientales, le commerce allemand a retrouvé son ancien prestige ; ses affaires sont plus nombreuses et ses relations plus considérables...* »

Mais il doit hélas ! donner la contre-partie de ce brillant inventaire en constatant que :

« *...le prix des exportations allemandes n'est pas en rapport — par suite de la dépréciation du mark — avec le prix de revient de l'industrie : On ne peut acheter la quantité de matières premières nécessaire à notre industrie, avec le seul produit de la vente de nos marchandises...* »

Ainsi, le commerce extérieur de l'Allemagne témoigne actuellement d'une nouvelle crise aggravée par le problème des réparations qui exigent un versement annuel de plus de 20 milliards de marks-or, que son commerce extérieur ne peut payer.

L'Allemagne, ruinée par son propre capitalisme traverse une crise économique terrible.

Seules les solutions révolutionnaires, préconisées par le prolétariat allemand, peuvent maintenant amener le relèvement économique du pays.

Le gérant : Pierre SUCHET.



Grande Imprimerie « PERFECTA »  
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI<sup>e</sup>)

# LIBRAIRIE "CLARTÉ"

Philosophie, Sciences (pures et appliquées), Sociologie, Pédagogie, Economie politique, etc...

P. BASCH : L'Individualisme anarchique (Marx Stirner) .....	8 40
A. BERGET : Les Problèmes de l'atmosphère .....	6 75
A. BERGET : La Télégraphie sans Fil .....	7 50
BERGSON : Le Rire .....	6 75
L. BUCHNER : L'Homme selon la Science .....	5 75
A. BEBEL : La Femme et le Socialisme .....	15 50
G. BONNIER : Le Monde Végétal .....	6 75
G. BIGOURDAN : L'Astronomie (évolution des idées et des méthodes) .....	6 75
E. BRUCKER : Initiation botanique .....	5 50
E. BRELIER : Histoire de la Philosophie allemande .....	4 50
CAUSTIER : Les insectes .....	6 75
F. CARRÉ : Initiation à la Physique .....	5 50
J. CARRÉ : Initiation à la Zoologie .....	5 50
A. COLSON : L'Essor de la Chimie appliquée .....	6 75
A. COLSON : Organisme économique et désordre social .....	6 75
CLERC-RAMPAL : Les sous-marins .....	6 50
COUSTET : Le Cinéma .....	5 50
G. DANYVILLE : La Psychologie de l'Amour .....	3 50
Ch. DARWIN : De l'origine des espèces (2 volumes) .....	7 50
F. DELAISI : Le Pétrole .....	5 50
L. DE LAUNAY : L'Histoire de la Terre .....	6 75
L. FABRE : Les Théories d'Einstein .....	7 50
D' FAUVELLE : La Physico-Chimie .....	6 75
J.-H. FABRE : La Vie des Insectes .....	7 50
— Les Auxiliaires .....	7 50
— Les Ravageurs .....	7 50
— Les Serviteurs .....	7 50
— Les merveilles de l'instinct chez les insectes .....	7 50
J.-H. FABRE : Le Ciel .....	7 50
— L'Industrie .....	7 50
C. FLAMMARION : Lumen .....	2 50
— Les Forces naturelles inconnues (2 volumes à) .....	7 50
C. FLAMMARION : L'Inconnu et les problèmes psychiques (2 volumes à) .....	6 75
C. FLAMMARION : La pluralité des mondes habités .....	6 50
C. FLAMMARION : Rêves étouffés .....	7 50
— Contemplations scientifiques .....	7 50
D' GRASSET : La Biologie humaine .....	6 75
J.-M. GUYAU : L'Invention de l'avenir .....	14 50
— Les problèmes de l'esthétique contemporaine .....	7 50
J.-M. GUYAU : Education et Hérité .....	10 50
E. HADICKEL : Les Merveilles de la Vie .....	6 75
— Les Enigmes de l'Univers .....	10 50
— Religion et évolution .....	3 50
T.-H. HUTLEY : Du Singe à l'Homme .....	4 40
— Premières nations sur les Sciences .....	1 50
JOHN : Le Fond de la Mer .....	6 50
E. KANT : Critique de la Raison pure (2 volumes) .....	7 50
E. KANT : Critique de la Raison pratique .....	12 50
D' J. LAUMONNIER : La Psychologie générale .....	6 75
J.-L. DE LANESSAN : La Botanique .....	6 75
C.-A. LAISANT : Initiation mathématique .....	5 50
J. LAMARCK : Philosophie zoologique .....	4 90
G. LEBSON : L'Evolution de la Matière .....	6 75
— L'Evolution des Forces .....	6 75
— L'Evolution des Peuples .....	3 50
— Psychologie de l'ouïe .....	5 25
J. LAURENT : Les Grands Ecrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot) .....	7 50
LE DANTIC : La Science de la Vie .....	6 75
— De l'Homme à la Science .....	6 75
— Les influences ancestrales .....	6 75
— Science et Conscience .....	6 75
LESLAU : La Molécule Chimique .....	5 75
R.-G. LEVY : Initiation financière .....	7 50
LOEB : Conception mécanique de la Vie .....	5 75
MALVERT : Science et Religion .....	3 50

MEUNIER : Evolution des Théories géologiques .....	5 75
M. NORDAN : Vues du dehors .....	7 50
— Le Sens de l'Histoire .....	10 50
M. NORDAN : Mensonges Conventionnels de notre civilisation .....	7 50
Ch. NORDMANN : Einstein et l'Univers .....	10 50
W. OSTWALD : Evolution de l'Electro-Chimie .....	5 75
W. OSTWALD : Esquisse d'une philosophie des sciences .....	3 50
PALANTE : Précis de sociologie .....	3 50
PAYOT : La Conquête du Bonheur .....	10 50
K. PEARSON : La Grammaire de la Science .....	9 90
E. PERRIN : Les atomes .....	10 50
E. PERRIER : A travers le monde vivant .....	6 75
— La Vie en action .....	8 75
H. POINCARÉ : La valeur de la Science .....	6 75
— Dernières pensées .....	6 75
Th. RIBOT : Les maladies de la Mémoire .....	4 20
— Les Maladies de la Volonté .....	3 50
— Les Maladies de la personnalité .....	4 20
Th. RIBOT : Psychologie de l'attention .....	4 20
J.-H. ROSNY (aîné) : Les Sciences et le pluralisme .....	7 50
J. SAGERET : Les systèmes du Monde (des Chaldéens à Newton) .....	5 75
SCHOPENHAUER : Pensées et Fragments .....	7 50
— Le fondement de la morale .....	3 50
SERONOBOS : La méthode historique appliquée aux Sciences sociales .....	8 40
H. SPENCER : L'Education intellectuelle morale et physique .....	4 90
F. SOBY : Le radium .....	10 50
STUART-MILL : L'Utilitarisme .....	3 50
G. SOREL : Matériaux d'une théorie du prolétariat .....	9 50
— Réflexions sur la violence .....	9 50
— Les illusions du progrès .....	9 50
D' TOULOUSE : La Question Sociale .....	7 50

## Littérature

A. Antoine : Mes Souvenirs sur le Théâtre Libre .....	6 50
A. Arnaud : La Nuit de Saint-Barthélemy .....	3 75
R. APOPO : Caserne .....	6 75
A. Baillon : Histoire d'une Marie .....	7 50
J.-R. Bloch : Carnaval et Mort .....	7 50
Duhamel : Les Hommes abandonnés .....	6 50
M. Fabry : L'Inconnu sur les Villes .....	6 75
A. France : Les Contes de Jacques Tournemouche .....	6 75
A. France : Propos de la Villa Saïd (recueillis par Paul Gsell) .....	6 75
Maxime Gorki : Ma vie d'enfant .....	6 75
Maxime Gorki : Le Patron .....	7 50
A. Jarry : Ubu Roi .....	10 50
A. Legrand-Chabrier : Christine en Liberté .....	6 50
P. Mac-Orlan : A bord de l'Etoile Matutine .....	6 50
R. Maran : Batouala (Prix Goncourt 1921) .....	6 90
Mag. Marx : Toi .....	5 50
Marcel Millaud : Comédiens en tournée .....	7 50
Louis Pergaud : Les Rustiques .....	6 75
R. Ponchon : La Musée au Cabaret .....	15 50
P. Reboux : Les Drapeaux (2 volum.) .....	6 50
J. Renard : Nos Frères Farouches .....	6 50
Romain Rolland : Pierre et Lucie .....	6 50
Romain Rolland : Jean Christophe, nouvelle édition, in-8 carré sur aîla : Tome I (L'Aube, Le Matin, L'adolescence) .....	25 50
— Tome II (La révolte, La folie sur la place) .....	25 50
R. Rolland : Pages choisies (préface de M. Martinet) 2 volumes à .....	15 50
Jean Rostand : Pendant qu'on s'occupe .....	3 75
— Encore .....	7 50
Séverine : L'Enfance .....	7 50
Marcel Schicob : Cœur double .....	7 50
Marcel Schicob : Vies Imaginaires .....	6 50

Marcel Schicob : Œuvres complètes, Tome I .....	12 50
Marcel Schicob : Œuvres complètes, Tome II .....	12 50
Srinberg : La Danse de la Mort .....	5 75
Synge : Le Balladeur du Monde occidental .....	6 50
Emile Verhaeren : Toute la Flandre, 3 volumes à .....	6 50
Emile Verhaeren : Les Heures claires .....	6 50
Ch. Vidrac : Chants du désespéré .....	6 50

## POUR LE TRICENTENAIRE DE MOLIERE

MOLIERE : Théâtre (classiques Flammarion) 4 volumes à .....	3 50
MOLIERE : Œuvres complètes (Classiques Garnier) 3 volumes à .....	5 75
MOLIERE : Théâtre (édition Larousse illustrée) 8 volumes à .....	4 50
MOLIERE (édition Nelson-Latètia illustrée), 6 volumes à .....	4 50
MOLIERE : Théâtre (édition Jouaust), 8 volumes à .....	5 50
Théâtre choisi de Molière (édition scolaire Hachette) .....	8 75
GENEST ET DUBERRY : La Maison de Molière .....	12 50
LAFENESTRE : Molière .....	6 50
LOLIE : La Maison de Molière et des Classiques .....	4 50
LYONNET : Les Premières de Molière .....	7 50
Karl MANTZUS : Molière (Les Théâtres, le public et les comédiens de son temps) .....	8 50
G. MICHAUD : La Jeunesse de Molière .....	12 50
GEORGIN : Notre premier Molière (Bibliographie, commentaires et scènes choisies, nombreuses illustrations) .....	12 50
Maurice DONNAY : Molière .....	6 50

## Documentez-vous sur la Russie des Soviets et sur le régime communiste

Antock Kine : LE ROLE DES EMPLOYES PENDANT LA RÉVOLUTION RUSSE .....	0 10
Antonelli : LA RUSSIE BOLCHEVISTE .....	5 75
CODE BOLCHEVIQUE DU MARIAGE .....	3 50
Chlopnikov : LES SYNDICATS RUSSES .....	1 50
DEUX CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE .....	1 50
Dridzo Losovsky : LE ROLE DES SYNDICATS RUSSES PENDANT LA RÉVOLUTION .....	0 50
Glebov : LES SYNDICATS RUSSES ET LA RÉVOLUTION .....	0 50
HOMMAGE A LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS A L'OCCASION DU 2 <sup>e</sup> ANNIVERSAIRE .....	1 25
Lénine : L'ÉTAT ET LA RÉVOLUTION .....	4 50
Lénine : LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME .....	4 50
Lénine : LA RÉVOLUTION PROLÉTAIRIENNE .....	4 50
Lénine : LETTRES AUX OUVRIERS AMÉRICAINS .....	0 25
Lénine : LES BOLCHEVIKS ET LES PAYSANS .....	0 40
Lénine : LE ROLE DE LA JEUNESSE COMMUNISTE .....	0 40
Pierre Pascal : LA RUSSIE ROUGE .....	2 50
Ransone : SIX SEMAINES EN RUSSIE .....	4 50
Bertrand Russell : LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME .....	7 50
Sadoul : NOTES SUR LA RÉVOLUTION BOLCHEVISTE .....	7 50
Trotsky : L'AVÈNEMENT DU BOLCHEVISME .....	4 50
Trotsky : TERRORISME ET COMMUNISME (d'Anti-Kautsky) .....	7 50
H.-G. Wells : LA RUSSIE TELLE QUE JE VIENS DE LA VOIR .....	6 50
Kollantzi : LA FAMILLE ET L'ÉTAT COMMUNISTE .....	1 40
VOYAGE EN RUSSIE ROUGE (La République du travail) (60 photographies documentaires) .....	4 50
Oesip Lourie : LA RÉVOLUTION RUSSE .....	3 50
Rapport : PRÉVIS DU COMMUNISME .....	8 30

